



Emmanuel Carrère y croit encore

Dans « Le Royaume », enquête serrée sur les Evangiles et sa propre expérience de la foi, l'écrivain fait de la littérature une vocation spirituelle. Superbe et drôle

RICHARD DUMAS/AGENCE VU

Nous avons cru. Des siècles durant, nous n'avons pu vivre sans en appeler à Dieu. Cette relation n'était pas abstraite, elle façonnait notre rapport au monde, elle orientait l'espace et scandait le temps, produisait mille effets sur notre corps, notre alimentation, notre sommeil. Sans même y penser, nous placions les mystères bibliques au principe de notre existence quotidienne comme à la racine de l'histoire humaine. Aujourd'hui, cela paraît fou. Car la religion a beau se rappeler violemment à notre souvenir, nous refusons de la prendre au sérieux. Nous voulons à toute force réduire l'élan spirituel à une pure chimère qui occulterait les vrais enjeux politiques, économiques... Nous croyons à tout, sauf à la foi.

Qui ça, nous ? « Nous, Occidentaux du XXI^e siècle », répond Emmanuel Carrère. Dans *Le Royaume*, l'écrivain prend sur lui le destin de l'Occident. Il le fait à sa manière, donc à la première personne, avec une rigueur joueuse, sur le mode d'une enquête humble et insensée, qui multiplie les télescopages entre textes bibliques, romans classiques et scènes de cinéma. Il explique : moi aussi, j'ai cru « dur comme fer » ; et moi aussi, j'ai fini par tourner le dos à la foi, jusqu'à ridiculiser le croyant que j'ai été ; qu'est-ce que cette trajectoire dit de moi, de vous ?

Pour mener cette investigation, Carrère revient aux Evangiles et retrace l'histoire des premières communautés chrétiennes. C'est à la fois très didactique et passionnant. Mais il commence par exhumer une archive intime : les dix-huit cahiers où il a déposé, au début des années 1990, ses commentaires de l'Evangile selon saint Jean, et qui forment le carnet de

bord de sa conversion. A l'époque, le romancier traverse une violente dépression et ne parvient plus à écrire. Il se tourne vers deux instances qui savent que la raison ne constitue pas la totalité de l'expérience humaine : la psychanalyse, l'Eglise. S'engage alors une aventure où se mêlent chair de poule et sueurs froides, joie d'espérer et terreur de sombrer « dans le truc le plus emphatiquement et presque obscènement catho ».

Si le compte rendu qu'en fait Carrère avait été lesté par l'esprit de sérieux, le lecteur aurait pu hésiter à se l'approprier. Mais l'écrivain introduit dans son enquête un humour voltairien qui la rend hilarante et juste : peut-être Dieu a-t-il changé de plan pour moi, écrit Carrère, « peut-être veut-il que je cesse vraiment d'être

L'auteur caresse les textes bibliques sans jamais s'en saisir, comme s'il s'agissait moins de les comprendre que de se comprendre à leur contact

écrivain, que je devienne, je ne sais pas, brancardier à Lourdes ». Dès que le livre menace de verser dans le pathos édifiant ou l'apologie dogmatique, l'autodérision intervient pour faire de ce *Royaume* ce qu'il est, un territoire majestueux et fragile, où le seul amour qui vaille est l'amour de l'incertitude, autrement dit l'amour de la vie même.

L'ensemble du livre manifeste ce souci de prendre en charge les failles de la condition humaine. En témoignent les superbes portraits de l'auteur brosse de ses compagnons d'espérance, Hervé, l'ami fidèle, ou Jacqueline, leur « marraine » commune, deux êtres portés par « une espèce de stupeur qui leur interdit de vivre sans demander pourquoi ils vivent ». En témoigne aussi sa façon de

décrire telle ou telle scène de fraternité qui, l'espace d'un instant, permet d'entrevoir le Royaume intérieur : ainsi de ce moment de retraite où Carrère, après avoir hésité par peur du ridicule, se met à danser avec une jeune fille trisomique, en chantant « Jésus est mon ami ». Parmi les évangélistes, du reste, Carrère a choisi son camp, et l'affirme tout au long des commentaires qu'il consacre aux destins de Paul et de Luc : contre le premier, théoricien arrogant et coupeur de cheveux en quatre, il voudrait s'identifier, lui, l'écrivain vedette, au second, décrit comme un gars honnête, un bon ouvrier en fiction, qui place la foi du côté du cœur et de la sympathie.

Mais c'est l'écriture de Carrère elle-même, son style et son mouvement, qui honore le doute et l'écoute. Elle caresse les textes bibliques sans jamais s'en saisir, comme s'il s'agissait moins de les comprendre que de se comprendre à leur contact. S'adressant à son lecteur, Carrère met en scène ses scrupules, ses angoisses : « Je m'avise en passant que ce détail ne colle pas », « Je vous invite à retourner page 327... », « En tant que narrateur, je me serais bien passé de cette redondance, mais, bon... », « Je sais, je me projette », « Quand même, j'ai essayé »...

Reconnaître la part de mensonge inhérente au métier d'écrivain, c'est éclairer l'imposture qui hante chaque promesse. A lire ce livre tendu vers le ciel, et qui domine de très haut la rentrée littéraire, on songe que toute l'œuvre de Carrère n'aura peut-être été qu'une sublime prière, une façon d'affirmer qu'il n'y a rien de plus concret, rien de plus réel que le symbolique. Pour la première fois, sous sa plume, l'écriture devient vraiment vocation spirituelle, et l'objet fou de l'espérance humaine ne fait qu'un avec le royaume de la littérature. ■

J. Bi.

LE ROYAUME, d'Emmanuel Carrère, POL, 636 p., 23,90 €.

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

Vivre? Quelle bonne idée!

C'est l'une des scènes les plus mémorables du *Royaume* bâti par Emmanuel Carrère. Page 23, il raconte son unique séance avec le psychanalyste François Roustang. Devant lui, l'écrivain évoque l'impasse où il se trouve, ses maux de ventre, ses pensées suicidaires. Puis il demande à Roustang s'il accepterait de le prendre en cure. Celui-ci répond que non. Je le sens bien, dit-il, tout ce qui vous intéresse, c'est de prouver une fois de plus combien vous êtes doué pour tenir en échec vos psychanalystes. Vous devriez passer à autre chose, poursuit Roustang. Oui, à quoi ? « Vous avez parlé du suicide. Il n'a pas bonne presse de nos jours, mais quelquefois c'est une solution. » Après avoir laissé s'installer un silence, le thérapeute conclut : « Sinon, vous pouvez vivre. » Fin de la cure. « Petit à petit, sans que je l'aie jamais revu, constate Carrère, les choses ont commencé à aller mieux. »

Sinon, vous pouvez vivre... Formule d'une fulgurante simplicité, où l'on reconnaît le style hardi et provocateur qui distingue François Roustang. Franc-tireur de la scène freudienne, passé de la Compagnie de Jésus à la « secte lacanienne », puis de la psychanalyse à l'hypnose, il partage avec Carrère la même répugnance pour les récits blindés de certitudes, et la conviction que l'humour permet de les dynamiter. Ainsi faut-il se féliciter que *Le Royaume* de Carrère paraisse en même temps qu'un beau recueil de textes signé par le psychanalyste, réédité en poche sous le titre *Feuilles oubliées, feuilles retrouvées* (Petite bibliothèque Payot, 256 p., 9 €).

La question de la fin de l'analyse y est centrale. Moquant les pratiques des confrères qui ont autant de facilité à verrouiller leurs théories que de difficulté à libérer leurs patients, Roustang refuse de considérer que toute psychanalyse, par définition, relèverait d'un échec sans cesse recommencé : « Si la réussite est dans le ratage, moins ça marche et plus ça marche », ironise-t-il. Ne pas enfoncer le patient dans une passivité morbide, réhabiliter sa capacité de décision et, pour cela, user de la provocation : voici ce que préconise le docteur Roustang, qui persiste à penser que la psychanalyse doit viser, à la fin des fins, le bonheur du patient. « Le bonheur n'a pas très bonne presse aujourd'hui », prévient-il encore. On pourrait ajouter : mais, quelquefois, c'est une solution. ■

Mots de passe

Haruki Murakami revient à ses thèmes de prédilection dans *L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage*. Détail

2

► La « une », suite
Point de vue
La Bible, source de littérature, par Florence Delay

3

► Enquête
Histoire de couvertures



4-7

► Littérature française
Patrick Deville, Marie-Hélène Lafon, Eric Reinhardt, Eric Vuillard

5

► Littérature étrangère
Benjamin Wood, Nell Leyshon

6

► Histoire d'un livre
La Vie amoureuse de Nathaniel P., d'Adelle Waldman

8

► Essais
Catherine Malabou réactualise Kant



10

► Le feuilleton
Eric Chevillard rugit pour Joy Sorman

11

► Fantastique
Zombies à dévorer

12

► Rencontre
Thierry Beinstingel, tendre et tenace



C'est en écrivaine et en catholique lectrice de la Bible que l'académicienne a abordé Emmanuel Carrère Florence Delay : « Je fais partie des gens "qui croient à ce truc insensé" »

POINT DE VUE

FLORENCE DELAY
de l'Académie française

Parmi les détails qu'Emmanuel Carrère agrandit parce qu'ils lui paraissent rendre un son de vérité, « pris sur le vif », il y a après l'arrestation de Jésus dans le jardin des Oliviers, quand tous les disciples l'abandonnent et s'enfuient, ces versets de Marc : « Un jeune homme le suivait, nu, enveloppé dans un drap. On se saisit de lui, mais il abandonna le drap et s'enfuit, nu. » Carrère pense, avec d'autres, que ce jeune homme est Marc en personne, se représentant comme autrefois les peintres au coin d'un tableau.

Il avait traduit cet Evangile, avec l'exégète Hugues Cousin, pour ce qu'on a désigné la « Bible des écrivains » (Bayard, 2001). Des quatre évangélistes, Marc est le plus rude. Il inspira un cruel récit à Jorge Luis Borges : « L'Evangile d'après Marc » (dans *Le Rapport de Brodie*, Gallimard, 1972). A l'époque où il traduisait, l'auteur du *Royaume* n'était plus « converti » : on apprend qu'après avoir dit « oui » trois années durant, il a dit « non ». C'est finalement ce que demande Jésus : n'avoir qu'une parole, ne pas hésiter. Le grand hésitant de notre littérature est *Monsieur Ouine* (Plon, 1946), le démoralisateur de Bernanos, dont Gide, dit-on, fut le modèle. Oui ou non. Tout le reste, précise Jésus, vient du mal – autrement traduit le Malin ou Satan ou encore l'Adversaire par Carrère, titre qui renvoie à son enquête sur Jean-Claude Romand (POL, 2000). S'il porte aujourd'hui le regard d'un homme libre (ou libéré) sur *Le Royaume*, s'il lui consacre une telle somme, c'est que le génie du christianisme continue peut-être à le regarder, comme il nous regarde.

Serait-ce parce que l'auteur aime savoir, quand on lui raconte une histoire, qui la lui raconte, qu'il part en quête de la personnalité de Paul, de Luc et de lui-même ? C'est même le fil conducteur que cette première personne qui ne sert ni ne dessert, celle du journal intime, du journal de

lecture, de l'historien, du grand reporter, tandis que la première personne du pluriel, l'irruption du « nous » dans les Actes des apôtres, sert de déclencheur : « C'est un moment furtif, on pourrait ne pas le remarquer », écrit-il. Tel fut mon cas. Je suis tombée à mon tour en arrêt. L'arrêt, le zoom, les croisements et recoupements qui composent son livre m'ont beaucoup appris. Que Galion, par exemple – le fonctionnaire romain qui déboute ceux qui se plaignent de Paul – était frère de Sénèque, et que le philosophe stoïcien, dévoré d'ambition, avait amassé une fortune. Carrère exagère-t-il ?

Comme je fais partie des gens « qui croient à ce truc insensé », je ne peux souscrire à des images de type : « Cet enfant trisomique qu'on nomme le christianisme » ! L'auteur n'a pas la main heureuse quand il grossit le trait, veut parler comme tout le monde – vision *light* de l'Eucharistie ou Luc *dropping names* ! Mais bon, c'est volontaire. Le chaland catholique bénéficiera des documents filmés par le cinéaste et des hypothèses du romancier (celle qui identifie le second pèlerin d'Emmaüs est particulièrement ingénieuse). D'autant que le troupeau auquel j'appartiens se contente souvent d'extraits.

Inspirations croisées

On peut passer sa vie sans lire l'Ancien et le Nouveau Testament, mais pas si l'on fait des études de lettres. Etonnée que les étudiants venus du nord et de l'est de l'Europe, dans le cadre du programme Erasmus, aient une assez bonne connaissance de la Bible (due sans doute à la culture protestante) alors qu'elle est inconnue des étudiants français, j'intitulai un de mes derniers séminaires en littérature générale et comparée à l'université Paris-III « Histoire(s) de Bible ». Chacun était libre de choisir à travers les siècles le roman, l'essai, le conte, la pièce de théâtre, voire le film, le tableau, le vitrail qu'il souhaitait, pourvu qu'il ait un lien direct avec un des Livres. *Ta biblia*, en grec, pluriel originel que le singulier de « Bible » a effacé. Dans le désordre, on lut le prophète Jonas pour mieux entendre le prêche du révérend Mapple dans *Moby Dick* ; certains passages des Evangiles et des Actes afin de comprendre sur quoi Thomas De Quincey fonde son *Judas l'Isariote*, qui est une réhabilitation ; *l'Histoire de Tobit* pour voir com-



FANNY MICHAËLIS

ment Sylvie Germain s'en inspire dans *Tobie des marais*. On vit sortir de quelques versets du premier livre des *Rois* la reine de Saba, qui hanta le Moyen Age, avant de tenter saint Antoine dans Flaubert, d'épouser le charpentier Michel dans Nodier et d'attendrir le grand-maître franc-maçon Adoniram chez Nerval. On étudia les derniers chapitres de la *Genèse* pour essayer, essayer seulement tant l'œuvre est immense, de percevoir

comment et pourquoi Thomas Mann les a réécrits et prolongés dans sa tétralogie, *Joseph et ses frères*. Plus modestement, on compara l'épisode entre Joseph et la femme de Putiphar dans un chapitre de la *Genèse* et une sourate du Coran.

On eut la preuve que les Ecritures saintes inspirent ceux qui font religion de la littérature aussi bien que ceux qui font littérature de la religion, et que tout ça nous regarde. ■

Keskili?

EMMANUEL CARRÈRE

Un premier souvenir de lecture ?

Il y en a eu d'autres avant, bien sûr, mais quand même, la découverte de Lovecraft, à 12 ans, c'est ce qui a changé ma vie et décidé de ma vocation.

Un chef-d'œuvre méconnu que vous portez aux nues ?

Epépe, de Ferenc Karinthy (je l'ai préfacé, chez Zulma).

Le chef-d'œuvre officiel qui vous tombe des mains ?

Ulysse, de Joyce – mais à peine écrit cela, je pense à cette dame qui disait à Darius Milhaud : « Moi, Maître, il faut que je vous dise : je n'aime pas, mais alors pas du tout Beethoven ! » Et le maître : « Mais madame, ça n'a aucune importance. »

L'auteur avec qui vous aimeriez passer une soirée ?

Philip K. Dick, Georges Perec : ils sont morts le même jour de 1982, quand je commençais à écrire ; j'aurais pu les connaître, je ne les ai pas connus ; je les aimais, je pense qu'ils se seraient aimés. Tant qu'on y est, j'inviterais bien Joan Didion, Flannery O'Connor et Roberto Bolaño.

Le livre qui vous réconcilie avec l'existence ?

Ombres sur l'Hudson, d'Isaac Bashevis Singer (Dieu sait que c'est triste, pourtant).

Un livre dont vous aimeriez être le héros ?

Plus exactement, un livre dans lequel je vivrais volontiers : La Montagne magique, de Thomas Mann.

Celui que vous aimeriez pouvoir lire dans sa langue ?

J'essaie d'apprendre le grec moderne, mais je ne suis pas très doué ; pourtant, je ne désespère pas de lire un jour dans le texte Georges Seféris et Constantin Cavafy.

Votre lieu préféré pour lire ?

Au lit (mais je m'endors assez vite).

Retrouvez l'intégralité du Keskili? sur www.lemonde.fr/livres

Extrait

Une visite à la librairie La Procure (Paris)

« Sainte Thérèse de Lisieux et saint Jean sous le bras, je me dirige vers la caisse. Le problème est que pour l'atteindre il faut traverser le rayon non religieux et affronter une table couverte de romans de la rentrée. Je n'avais pas prévu ça. Je voudrais passer très vite, comme un séminariste travaillé par la chair passe devant une affiche de cinéma porno, mais c'est plus fort que moi : je ralentis le pas, jette un œil, tends la main, et me voilà feuilletant, lisant des quatrièmes de couverture, précipité en un instant dans cet enfer d'autant plus infernal qu'il est ridicule. Mon enfer personnel : ce mixte d'impuissance, de ressentiment, d'envie dévorante, humiliante, à l'égard de tous ceux qui font ce que j'ai passionnément désiré faire, que j'ai su faire, que je ne peux plus faire. J'y passe une heure, deux heures, hypnotisé. L'idée du Christ, de la vie dans le Christ, devient irréaliste. Et si la réalité, c'était ça ? »

LE ROYAUME, PAGE 70

Un écrivain des « choses de l'âme »

De livre en livre, et notamment depuis « L'Adversaire », l'œuvre d'Emmanuel Carrère témoigne de questionnements chrétiens

ÉCLAIRAGE

RAPHAËLLE LEYRIS

Une centaine de pages avant la fin du *Royaume*, Emmanuel Carrère écrit : « Il y a des gens de la pornographie gène, moi pas du tout. Ce qui me gêne (...), ce sont "ces choses-là" : les choses de l'âme, celles qui ont trait à Dieu. (...) C'était mon secret,

dont je parle ici pour la première fois. » Pourtant, « les choses de l'âme » constituent le centre de son œuvre, et ce de manière presque évidente depuis *L'Adversaire* (POL, 2000). Qui se trouve être le premier texte dans lequel l'auteur écrit « je », inaugurant une forme de récit qui allait devenir sa marque même.

Il était consacré à l'affaire Jean-Claude Romand, cet homme qui, en janvier 1993, tua ses enfants, sa femme et ses parents, auxquels il faisait croire qu'il était médecin. Mais qu'on ne s'y trompe pas :

« L'Adversaire » du titre, ce nom, qui, dans la Bible, renvoie au diable, ne désigne pas Romand ; c'est, résume Carrère dans *Le Royaume*, « sa névrose, le vide qui s'est creusé en lui, toutes ses forces noires et tristes (...) [qui l']ont conduit à mentir sa vie durant ». Sa conversion en prison, « l'amour du Christ » que le meurtrier dit avoir trouvé, pourrait être une nouvelle manifestation de cet « Adversaire » ; lors de son procès, certains la jugèrent grotesque. Carrère, lui, se dit bien incapable de juger. Ce texte, que Pierre Lepape

qualifia dans « Le Monde des livres » de « profondément chrétien », s'achevait ainsi : « J'ai pensé qu'écrire cette histoire ne pouvait être qu'un crime ou une prière. »

L'amour comme salut

Son ouvrage suivant, *Un roman russe* (POL, 2007), lie récit d'un reportage, découverte de secrets sur son grand-père et histoire d'une débâcle amoureuse. Il est marqué à chaque page par ce que Carrère appelle « les abîmes du conflit intérieur » – cette chose « essentielle » et « tragique », qui, écrit-il dans *Le*

Royaume, « est au cœur du christianisme ». C'est à un autre aspect, tout aussi essentiel, de ce dernier, l'amour du prochain (« (...) je préfère ce qui me rapproche des autres hommes à ce qui m'en distingue. Ça aussi, c'est nouveau »), et l'amour comme salut, que l'on songe en lisant *D'autres vies que la mienne* (POL, 2009). Ce texte étrangement apaisé croise l'évocation de deux drames : la disparition d'une enfant dans le tsunami de 2004, et la mort d'une mère de famille de 33 ans, juge spécialisée dans le surendettement. Quant à

Limonov (POL, 2011), portrait d'un « bad boy » russe, son cœur même, de l'aveu de l'auteur, se trouve être un sutra bouddhiste (« L'homme qui se juge supérieur, inférieur ou même égal à un autre homme ne comprend pas la réalité »). Mais *Le Royaume* montre à quel point celui-ci a à voir avec le message de Jésus. Celle qui le fait comprendre à Carrère est une des nombreuses lectrices chrétiennes qui lui écrivent. L'une de celles qui disent le voir « comme un compagnon de route ». « Cela me va », reconnaît-il. ■

JULIE CLARINI

« **U**ne collection marche ? C'est grâce à la couverture. Elle ne se vend pas ? Cette fois, c'est à cause de la couverture », ironise Sophie de Closets, patronne de la maison Fayard. Cruelle réalité : dans le monde de l'édition, le physique compte. Et tout le monde, en la matière, se pense le meilleur juge : le directeur artistique (c'est son métier), mais aussi l'éditeur, l'auteur, l'agent, l'attaché de presse, les représentants, les libraires, le lecteur. De cette conjuration, les Britanniques ont même tiré un proverbe : « *Don't judge a book by its cover* » (« Ne jugez pas un livre à sa couverture »), équivalent de notre habit qui ne fait pas le moine. Et pourtant les livres prennent bien garde à leur costume de rentrée. Ne paraître ni trop

La couverture « typo » témoigne, paraît-il, de notre haute estime pour le texte, rien que le texte

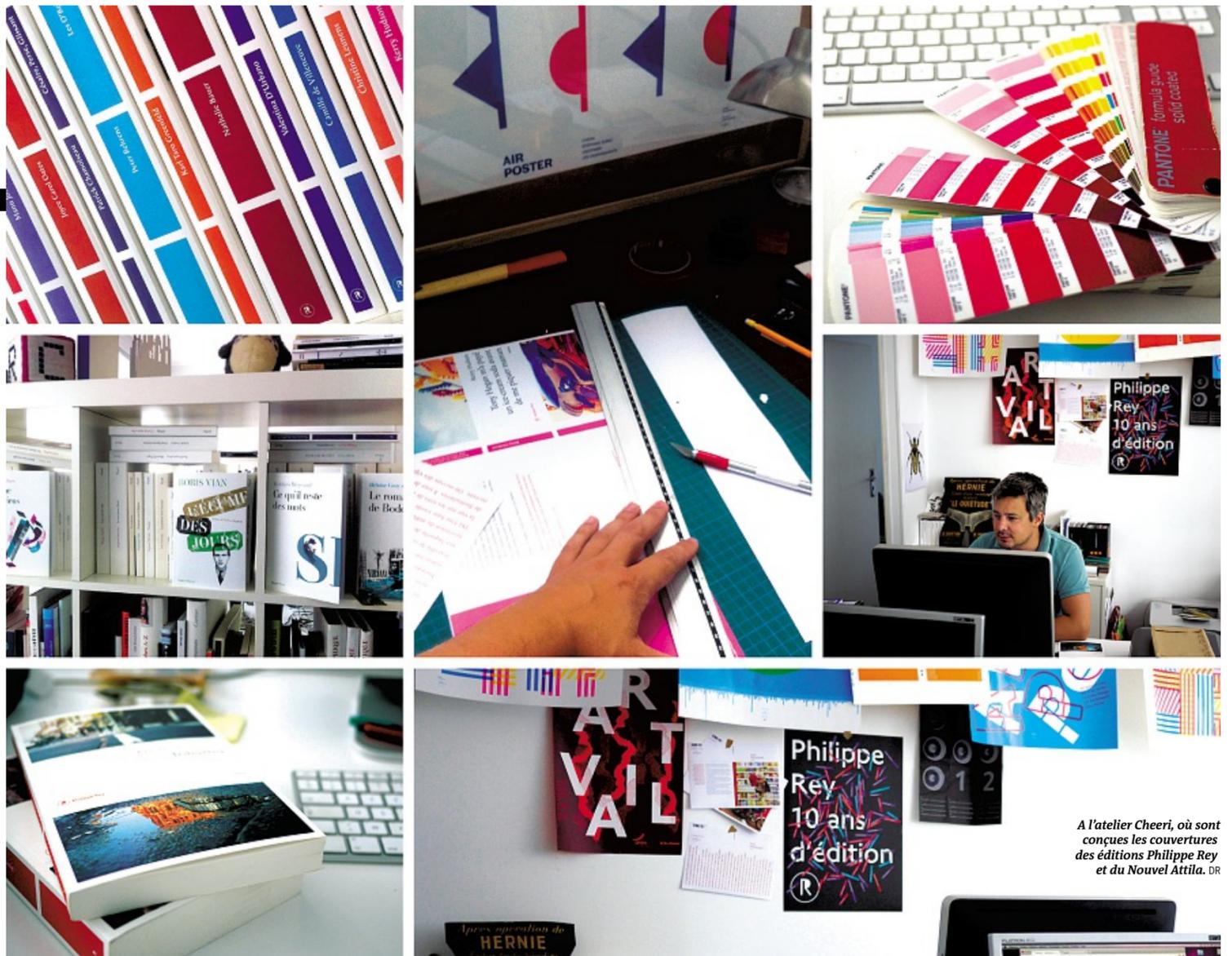
marginal ni trop classique, respectable et désirable à la fois. L'équation est toujours posée en ces termes, que résume Félix Demargne, de l'atelier Cheeri, récemment chargé de concevoir les couvertures des éditions Philippe Rey et du Nouvel Attila : « *En être et se distinguer.* »

Pas de grandes surprises, donc. Cette saison comme les précédentes, les variations seront pâles : l'édition française aime se rouler dans la blanche. Gallimard, POL, Minuit, L'Olivier, Flammarion, Albin Michel, etc. Même Actes Sud, qui avait frappé fort, à sa création en 1978, avec son format allongé, son papier jonquille et ses couvertures photo, s'est converti il y a deux ans au magistère immaculé du blanc pour sa littérature française – ou plutôt de l'ivoire, la véritable couleur de la collection historique et emblématique, la « NRF » de Gallimard.

« *Le degré zéro de l'invention* », assure Manuel Carcassonne, patron de Stock depuis un an, qui constate : « *Plus une couverture est sobre, plus elle est littérairement installée.* » En effet, la « Bleue » de Stock ne fait pas exception : si elle est colorée, sa couverture est « typo », dépourvue d'images. Typique de l'élégance à la française. Qui témoigne, paraît-il, de notre haute estime pour le texte, rien que le texte.

Une sobriété tantôt admirée, tantôt raillée. Des « *couvertures en chemises de nuit* », daubait le Danois Sven Nielsen, fondateur, en 1943, des Presses de la Cité. Cette clarté un peu sèche (un peu endormie ?) pourrait-elle être le symptôme d'un fâcheux manque d'audace et d'originalité ? En 1992, dans un ouvrage de référence, *La Typographie moderne* (B42, 2012), le typographe et éditeur britannique Robin Kinross faisait de la collection « Blanche », chez Gallimard (héritée des couvertures jaunes du XIX^e siècle), le symptôme d'une imperméabilité à tout esprit d'innovation – elle qui fut pourtant à sa création, en 1911, le signe d'« *un pôle d'avant-garde* », rappelle l'historien Jean-Yves Mollier. Cette résistance au changement, il faut la relier, aussi, à un rapport élitiste à la littérature, proprement national. Les couvertures colorées ou les photos pleine page sont les codes, depuis toujours, de l'édition populaire. S'il existe ce que le jeune graphiste Félix Demargne diagnostique comme « *un complexe de la "Blanche"* », c'est un complexe de supériorité, le choix visible et manifeste de la distinction.

Quitte à passer des compromis peu rehausants avec le marketing. Le bandeau, rouge si possible, autrefois réservé aux gagnants des prix littéraires, s'est généralisé. Tout comme la jaquette qui habille entièrement la couverture. Familière, depuis quinze ans, pour les romans étrangers (« *parce qu'elle suscite l'envie d'entrer*



A l'atelier Cheeri, où sont conçues les couvertures des éditions Philippe Rey et du Nouvel Attila. DR

Quand l'habit fait le livre

La couverture : aucun ouvrage ne sort sans en être vêtu. Mais doit-elle rassurer le lecteur, sobre et uniforme comme le veut la tradition française, ou l'aguicher par son originalité ? En cette rentrée, la question agite, plus que jamais peut-être, le monde de l'édition

dans un univers », selon Anne Lagarrigue, directrice artistique chez Gallimard, elle gagne la littérature française. « *Une façon de concilier les extrêmes* », remarque Félix Demargne. A l'époque du tout-image, on ne se passe pas si facilement du visage de l'auteur ou de la photo d'ambiance.

Balançant entre tradition et concessions, les éditeurs français seraient-ils pusillanimes ? La crise que traverse le secteur ne pousse pas à la prise de risques. Et puis, foncièrement, « *la France est un pays d'éditeurs, donc de collections* », rappelle Jean-Yves Mollier. Des collections, cela implique des fidélités : en amont, par rapport aux précédentes signatures, et en aval, à l'égard du lecteur et de ses attentes de qualité. « *Ma perception est que, en sciences humaines, il faut maintenir une continuité graphique*, explique Hugues Jallon, qui a pris récemment la tête des éditions La Découverte, *inscrire une collection dans son histoire.* » Les renouvellements doivent être doux. Quand la fameuse collection de littérature étrangère de Stock, « *La cosmopolite* », a quitté son rose bonbon, elle a erré quelques années avant de retrouver récemment une silhouette identifiable sous une couverture parme unie. Fayard, faisant tomber le vieil habillage des biographies, s'est immédiatement vu demander par les librairies si la maison avait abandonné le genre... Délicats arbitrages.

« *Sur une couverture se côtoient trois entités, distingue l'agent littéraire Pierre Astier. L'écrivain, la maison d'édition et le graphiste. Or, en France, l'identité de la maison prend facilement le pas sur le reste. On achète la "Blanche" de Gallimard. En revanche, à l'étranger, l'identité de l'auteur peut être plus forte que la collection : les codes visuels sont alors cassés et le graphiste est convié à montrer tout*

son talent : chaque couverture est différente, pensée en fonction de l'auteur et du roman. » Impossible ménage à trois ? Les éditions Zulma, qui ont relancé la maison en faisant appel, en 2006, au réputé graphiste britannique David Pearson, ont choisi, fait à relever, de ne pas poser leur sigle sur la couverture. « *Grâce à cette maquette, à une belle carte [le papier de couverture] un peu cotonneuse et des couleurs très travaillées, nos livres sont identifiables et tous différents* », explique Laure Leroy, la directrice des éditions. Un peu à l'image de ce qui se passe dans les maisons anglo-saxonnes. Peu sensibles à la tradition de la collection, celles-ci jouent en revanche sur les séries, proposées sous une identité graphique forte, soigneusement dessinée. « *J'ai appelé David Pearson quand j'ai découvert ce qu'il avait imaginé pour la collection*

L'écrivain, la maison d'édition, le graphiste... impossible ménage à trois ?

« *Great Ideas* » [5 séries de 20 titres rassemblant des textes de philosophes] des éditions Penguin, *j'en suis tombée amoureuse*, ajoute Laure Leroy. *L'inventivité est du côté des Anglo-Saxons.* »

Les graphistes ne diront pas le contraire, dans un monde professionnel où l'on parle volontiers, selon la formule de la spécialiste du design Catherine de Smet, de « *déception française* » plus que d'« *exception française* ». Ils se jugent d'autant plus maltraités qu'ils ont le sentiment d'avoir les compétences. Ils piaffent d'impatience. Le secteur, depuis une

quinzaine d'années, a connu un remarquable renouveau, grâce à la création de nouvelles filières et à la redécouverte de l'héritage des grands Massin et Pierre Fauchoux, qui avaient révolutionné le graphisme de l'édition française après-guerre. « *C'est dans notre génération était prête à exploser, qu'elle avait les outils*, explique Alexandre Dimos, du studio deValence, *mais que ça bloquait de l'autre côté, chez les éditeurs.* »

Pas chez tous les commanditaires, néanmoins, puisque c'est à eux que le philosophe Grégoire Chamayou a fait appel pour créer, en 2007, son label « *Zones* », aux éditions La Découverte. Même démarche de la maison Flammarion, qui a voulu repenser « *Champs* », sa collection de poche.

Des chantiers trop rares pour qu'on cesse de se moquer, dans les revues spécialisées, du « *livre moche à la française* ». Dans un article de 2010 portant ce titre, le spécialiste de l'édition Olivier Bessard-Banquy regrettait que les éditeurs se perçoivent comme des acteurs culturels, et non comme des producteurs d'objets manufacturés. Un livre est vu « *comme un contenu et non comme un contenant* » que, par ailleurs, on s'efforce de fabriquer à un moindre coût, crise oblige.

« *Les romans sont des livres de poche de grand format au niveau du graphisme et de la fabrication* », assène Dominique Bordes, le fondateur des éditions Monsieur Toussaint Louverture, lui qui, dans la lignée des éditeurs-artisans, extrêmement soucieux de la forme, conçoit ses livres seul. « *Je m'efforce de recréer ce sentiment qui a été le mien, jeune lecteur, quand j'achetais les volumes les plus brillants et les plus gros : l'anticipation du plaisir de lecture.* »

Ses ouvrages sont reconnaissables au toucher de leur couverture granuleuse ornée d'un dessin original, au jeu sur le relief. Une véritable créativité, comme en font preuve les jeunes maisons qui ont tout intérêt à casser les codes pour se faire remarquer. C'est la stratégie d'Au Diable Vauvert, d'Inculce, d'Attila, et de quelques autres. Ironie de l'histoire, l'originalité des petits derniers leur offre un atout supplémentaire sur les grandes couvertures classiques : sur une page du site Amazon, toute blafarde, mieux vaut se faire remarquer par une vignette colorée. Aux Etats-Unis, où la librairie en ligne détient 40 % du marché, « *plus personne ne fait du blanc* », relève Sophie de Closets, chez Fayard. Se profilerait-il une conjuration de l'audace et des contraintes commerciales pour nous faire quitter nos sobres chemises de nuit ? ■

Dans « Viva », Patrick Deville revient sur le Mexique où il a vécu dix ans et réinvente celui, bouillonnant, des années 1930

Trotsky et Lowry sur un volcan

CATHERINE SIMON

Lauréat du prix Femina, en 2012, pour *Peste & Choléra* (Seuil), comme tous ses livres depuis dix ans), Patrick Deville quitte l'Asie et Alexandre Yersin, découvreur du bacille de la peste, pour revenir, avec *Viva*, en Amérique latine. Il y avait entamé, en 2004, sous l'enseigne de *Pura Vida*, son cycle d'écrivain voyageur – lequel va se poursuivre : d'autres contrées occupent déjà ce boulimique moissonneur, compositeur virtuose, passé maître dans l'art du collage, qui décrit volontiers ses livres comme des « romans d'aventures sans fiction ».

Cette fois, ce sont Malcolm Lowry et Léon Trotsky qui occupent la scène. Et avec eux, le Mexique des années 1930, résonnant des fracas révolutionnaires qui secouent la planète. Né en Angleterre, Malcolm Lowry (1909-1957) s'installe au Mexique, à Cuernavaca, avec son épouse Jan, fin 1936. Fou d'amour et d'alcool, il met en chantier *Au-dessous du volcan*. Publié en 1947, le roman deviendra, dès les années 1950, un livre culte en Europe. Autre génération, autre monde, autres mœurs : ancien chef de l'Armée rouge, expulsé d'Union soviétique en 1929, « poursuivi par la haine conjointe et sanguinaire d'Hitler et de Staline », Léon Trotsky (1879-1940) arrive à Mexico, avec son épouse Natalia, un an après Lowry – ce dernier étant, à l'époque, un (presque) total inconnu. Trotsky est âgé de 58 ans. Lowry n'en a pas 30. Les deux hommes ne se rencontrent pas.

Ce qu'ils ont en commun – et

qui, par la grâce de *Viva*, les réunit ? « *Un même goût du bonheur, un bonheur simple et antique, celui de la forêt et de la neige, de la nage dans l'eau froide et de la lecture* », répond Patrick Deville. Mais aussi, note le romancier, une sorte de mystère : poussés vers d'« éternels combats perdus d'avance, l'absolu de la Révolution ou l'absolu de la Littérature », Trotsky, assassiné en 1940, et Lowry, mort d'une surdose de somnifères et d'alcool en 1957, partagent une égale propension à « abandonner la vie qu'ils aimeraient mener (...) pour aller toujours chercher plus loin l'échec qui viendra couronner leurs efforts ». Ce qui, enfin, rend les deux hommes étrangement frères, c'est le Mexique, terre de naufrages et d'espérances. Où Patrick Deville a lui-même passé dix ans, lisant et relisant les œuvres, si différentes, de ses deux héros, tissant des liens avec une nébuleuse d'autres écrivains « venus se perdre au Mexique comme Cravan et Travençolo », ou avec « la petite bande de Mexico », formée d'artistes engagés, comme les peintres Diego

L'auteur réussit à faire de ces années mexicaines une fantastique scène de théâtre

Rivera et Frida Kahlo ou la photographe Tina Modotti, « petite Mata Hari du stalinisme ».

Le trait cinglant ou chaleureux, Patrick Deville réussit, en une trentaine de courts tableaux, à faire de ces années mexicaines une fantastique scène de théâtre, où les personnages entrent et sortent, façon vaudeville ou tragédie. De Coyoacan à Guadalajara, outre les « premiers rôles » que sont Lowry et Trotsky, on rencontre Antonin Artaud, en manque



Léon Trotsky et sa femme Natalia Sedova, accueillis à Mexico, en janvier 1937, par Frida Kahlo (et deux inconnus), AFP

de drogue, parti « suant et tremblant » sur la piste des Indiens de la Sierra Tarahumara (et de leur fameux peyotl), ou André Breton, qui bégaye comme un collégien, déçoit Trotsky et ulcère Frida Kahlo. « *Ils vivent comme des parasites aux crochets d'un tas de vieilles peaux pleines aux as qui admirent le "génie" de ces "artistes". De la merde, rien que de la merde* », écrira-t-elle, de passage à Paris, à propos des surréalistes. Malcolm Lowry, lui, « *traîne sa carcasse au fond des cantinas* » et griffonne des mots ou des dessins « sur les menus dactylographiés de l'hôtel Francia d'Oaxaca », lesquels ont été conservés, « *telles les reliques d'un saint* », à Vancouver.

Car c'est pareil aux « *pikeurs de rouille* » du port de Tampico qui, « *avec le pic et le pot de minium et le pinceau* », ravivent la coque des vieux navires, que Patrick Deville s'est lancé à l'assaut de son ultime sommet mexicain et de ses « reli-

ques ». Comme à son habitude, le romancier s'est d'abord plongé dans un grand travail d'enquête, multipliant, durant plusieurs années, voyages et lectures, avant de s'enfermer pour écrire. Dans *Viva*, il renoue avec l'emploi du « je », narrateur fraternel des flamboyances passées, qui s'achève en danse macabre. Une fresque saisissante. ■

VIVA, de Patrick Deville, Seuil, « Fiction & Cie », 224 p., 17,50 €. Signalons, du même auteur, la parution, le 4 septembre, de *Sic transit*, Seuil, « Fiction & Cie », 832 p., 25 € (qui regroupe *Pura Vida*, Equatoria, Kampuchéa ; ainsi que de la revue *Siècle 21* (automne-hiver 2014, 200 p., 17 €), qui publie quatre des communications prononcées sur l'œuvre de Patrick Deville lors des Rencontres de Chamignol 2013.

Sans oublier

Malaval vivant

En août 1980, Franck Maubert est en vacances avec l'éditeur Jean-Marc Roberts lorsqu'il apprend le suicide de leur ami Robert Malaval. *Visible la nuit* est l'occasion, pour l'écrivain, de revenir sur la figure d'un plasticien « d'emblée attachant, décalé et en marge parmi les artistes ». A l'image de Malaval, pour qui « *la vie n'allait pas assez vite* », et dont le mot d'ordre était : « *Maintenant* », le récit de Franck Maubert galope et se lit d'une traite. On y croise Aragon, Keith Richards ou Dali, et la nuit s'achève au Palace. Si Franck Maubert revit ses années de formation, le récit ne se laisse pas déborder par les considérations autobiographiques. C'est bien la personnalité du peintre qui reste au premier plan, et son œuvre que l'on parcourt, guidé par Maubert. « *Un jour arrangeur, compositeur peut-être, preneur de sons, une autre fois créateur d'images, peintre, sculpteur, écrivain. (...) Il échappe toujours aux conventions dictées par la société. Libre, un homme libre. Mais la liberté a un prix, un tarif exorbitant à payer. Il le payait.* » Avec *Visible la nuit*, Franck Maubert l'en dédommage à la hauteur de ce que lui doit son amitié. ■ FLORENCE BOUCHY
► *Visible la nuit*, de Franck Maubert, Fayard, 208 p., 17 €.

Fuir l'avenir

Endeuillée par la mort de Marie, sa famille semble réapprendre à vivre sans elle. Mais dès le commencement de son premier roman, Arnaud Delrué réussit à intriguer le lecteur en nimbant son récit d'une atmosphère d'étrangeté qui le conduit à échafauder toutes sortes d'hypothèses sur la mort de la jeune femme. D'autant que la blancheur de l'évocation des jours suivant l'enterrement alterne avec le récit affolé d'un narrateur en fuite. « *J'ai du mal à rassembler mes idées, constate-t-il. Je dois partir. C'est la seule chose que je sais. Je m'interdis de regarder l'avenir.* » Le puzzle se reconstruit peu à peu, et met en lumière le caractère pathologique des relations qu'entretenaient les membres de cette fratrie. Si le dénouement peut laisser dubitatif, parant le texte de couleurs un peu artificielles, *Un*

été en famille est un roman très construit et efficace, qui parvient tout à fait à donner corps à ses personnages. ■ F. BY
► *Un été en famille*, d'Arnaud Delrué, Seuil, « Fiction & Cie », 160 p., 16 €.

Le rôle d'un fauve

La découverte d'une « *boîte à cigares poussiéreuse* » par la petite amie du narrateur déclenche un flot de souvenirs. Il faut parler, tout dire sur les amis, leur quartier général, les livres et les voyages, de Lille aux Etats-Unis en passant par Amsterdam, la Russie, la Turquie... Le récit de ce long cheminement est porté, dans ce premier roman de Marc Pondruel, par la force de l'oralité, de l'émotion nue, tel le Céline cité en exergue : celui des chansons, *A naeud coulant* ; le rôle d'un fauve. Un regret, toutefois : à vouloir donner toute la mesure de son personnage, l'auteur semble lui-même hésiter quant au choix de son style – entre une forme de grandiloquence et le tremblement d'une écriture influencée par la Beat Generation. Ainsi, comme un symptôme, peut-on trouver dans la même phrase les noms de Léon Bloy et de Bob Dylan, de Gilles Deleuze et de Corto Maltese. Ce qui, tout de même, a le mérite de faire sourire. ■

MAXIME GUILLON
► *Le Voltigeur*, de Marc Pondruel, JC Lattès, 350 p., 18 €.

Le temps de disparaître

Joseph, ouvrier agricole, se remémore sa vie, insignifiante et incroyable. Marie-Hélène Lafon, magnifique

XAVIER HOUSSIN

La patronne emploie encore des mots d'autrefois. Des mots qui se sont transmis d'une génération l'autre. Il n'en reste plus beaucoup. On les retrouve éparpillés dans la conversation et dans les habitudes. Par exemple, au soir, après la vaisselle et le coup de balai au sol. Quand il ne reste plus une seule miette qui traîne sur la toile cirée. Quand tout a été rangé dans la pièce, elle dit qu'on s'installe pour la veillée. Cela fait bien longtemps qu'il n'y a plus de veillées dans les fermes. On ne se reçoit plus. Chacun reste chez soi, et d'ailleurs il ne se trouve plus grand monde alentour. On ne parle même plus des histoires et des affaires. Non, ce que

l'on entend, c'est la télé. Elle fait bruit de fond, diffuse dans la pénombre ses éclairs bleutés. Au bout d'un moment, le patron pique paisiblement du nez. Il somnole, avant de partir se coucher pour de bon. La patronne, elle, sort le dictionnaire, la gomme et les crayons à papier et s'attaque à la page des mots croisés de *La Montagne*. Joseph, lui, se rabat sur l'édition d'hier qu'on lui a mise de côté. Il regarde vaguement les gros titres. Va voir dans les pages du canton s'il reconnaît quelqu'un sur les photos. Jamais plus.

Joseph est ouvrier agricole. Dans cette ferme isolée du haut Cantal, il s'occupe de l'étable, des bêtes. Fauche le foin l'été. Coupe le bois pour l'hiver. Bricole partout où l'on a besoin de lui. Joseph va sur ses 59 ans. Ici, ce sera sa dernière place. Après il peut espérer aller dans une maison de vieux à Riom. « *Tu auras plus chaud que moi à la retraite* », a rigolé le patron. Il revient de loin aussi, Joseph. Dans sa vie, il a eu un fossé. Une absence. « *Un trou rem-*

pli d'eau sale. » Il avait 32 ans lorsqu'il a rencontré Sylvie. Ça n'a pas marché. Et pire. Alors, il s'est mis à boire comme pour se noyer.

Marie-Hélène Lafon délie peu à peu son récit dans les allers-retours de lentes et solides réminiscences. Joseph, en effet, a beau être taiseux et se parler tout seul « *entre ses dents* », il n'a rien oublié de lui-même ni des autres. Il se souvient de lointaines histoires de famille, chacune ancrée dans le pays, la terre et les maisons. Il y accroche ses années d'enfance, les railleries des gamins de classe qui l'appelaient « *le poilu* » parce que sur le mo-

nument aux morts son nom et son prénom étaient les mêmes que ceux d'un vague aïeul. Et celles, plus blessantes, de son frère jumeau, Michel, dont on peut dire maintenant qu'il a réussi puisqu'il a fait

un beau mariage, qu'il a des enfants. Il tient un PMU du côté de Rouen. Ceux qui réussissent, c'est ceux qui partent. Les autres, il ne leur arrive rien. Ou alors, ils traînent de drôles d'aventures dont ils ne peuvent rien dire ou des chagrins muets parce qu'il n'y a pas de mots.

Magnifique livre qui tient la chronique discrète et douce de gens qui, inexorablement, disparaissent, et avec eux leur monde en entier. « *Ils savaient (...) que ça s'arrêterait après eux* », écrit Marie-Hélène Lafon. Comptabilité de l'effacement. « *Joseph rangeait par listes, la famille, les fermes, (...) la liste de son père était finie depuis longtemps, celle de sa mère aussi, pas celle de son frère, même s'il ne reverrait sans doute plus Michel, maintenant qu'ils avaient enterré la mère.* » Pour lui aussi, le temps s'achève. La solitude l'emporte : « *Il n'a pas fait maison.* » Après lui, après d'autres, ne restera bientôt plus que la terre en friche. Et la pensée des morts. ■



Un compositeur prête à sa musique d'étranges pouvoirs. Fabule-t-il ?
Le Britannique Benjamin Wood, lui, subjugué le lecteur de ses mots

L'organiste du diable

STÉPHANIE DUPAYS

Une université vénérable avec ses traditions ancestrales, un petit cercle d'esprits brillants, des liens forts qui se nouent, un zeste de suspense : tels sont les ingrédients du *campus novel* dont les Anglo-Saxons ont le secret. Cette recette éprouvée a produit nombre de best-sellers – que l'on songe à *L'Envers du paradis*, de Francis Scott Fitzgerald (1920 ; Gallimard, 1964), ou au *Maître des illusions*, de Donna Tartt (Plon, 1993). Des références pleinement assumées par le jeune Britannique Benjamin Wood, mais qu'il bouscule habilement, insérant dans la trame du genre de passionnantes questions sur la science, la croyance et les pouvoirs de la musique.

Si son héros, Oscar Lowe, vit à Cambridge, il n'appartient pas à la jeunesse dorée qui se construit un avenir derrière les hauts murs des bibliothèques. Elevé dans un milieu où « les livres étaient facultatifs, un truc que des profs de lettres débraillés imposaient aux enfants à l'école », il a arrêté ses études tôt et travaille comme aide-soignant dans une maison de retraite proche de l'université. Mais il ne peut pour autant passer devant ces lieux prestigieux sans ressentir une pointe d'envie : « Ce qui se tramait derrière les portes closes des collèges demeurait pour lui un mystère. Mais il savait qu'il valait mieux se trouver dans un environnement pareil (...) que dans un endroit comme chez ses parents, où les discussions n'avaient aucun intérêt et où les seuls repères étaient les centres commerciaux. »

Un jour, attiré par une mélodie envoûtante qui s'échappe de la chapelle de King's College, Oscar pousse les portes de l'édifice. Là, il rencontre Iris Bellwether, une belle et riche étudiante en médecine, dont il tombe amoureux. Grâce à elle, il va peu à peu se fondre dans un petit groupe d'amis dominé par la personnalité fantasque et charismatique d'Eden Bellwether, le frère d'Iris, organiste talentueux dont les notes ont attiré Oscar. Ce musicien prodige prétend pouvoir, à l'aide de la musique, s'immiscer dans l'esprit de quelqu'un et y régner sans partage. « Les compositeurs ont le pouvoir d'affecter et de manipuler tes émotions, tes passions, comme disait Descartes. Par leur musique, ils sont tout à fait capables de te faire ressentir ce qu'ils veulent que tu ressenties. Un peu comme une expérience chimique. » Théorie qu'Eden prouve sur-le-champ en hypnotisant Oscar et en lui plantant un clou dans la main sans que le jeune homme ressente la moindre douleur.

Mais Eden va plus loin : il soutient que sa musique peut guérir. Son entourage hésite entre fascination et inquiétude.



PLAINPICTURE/JOHNER

Est-il un génie ou un dangereux mégalomane ? Afin d'aider Iris à y voir plus clair, Oscar met en contact Eden avec Herbert Crest, un spécialiste des « personnalités narcissiques ».

LE COMPLEXE D'EDEN BELLWETHER
(*The Bellwether Revivals*),
de Benjamin Wood,
traduit de l'anglais
par Renaud Morin,
Zulma, 512 p., 23,50 €.

Le psychologue, atteint d'une tumeur au cerveau, s'intéresse au cas d'Eden, qui le convainc de participer à de mystérieuses cérémonies musicales censées le guérir. « Ma théorie est que l'espoir est une forme de folie. Une folie bénigne, certes, mais une folie tout de même », explique Herbert Crest avant de basculer dans l'irrationnel. Les expériences d'Eden vont mal tourner, bouleversant le destin de tous les protagonistes.

Atmosphère anxieuse

La puissance de la superstition face à la raison, les frontières entre génie et folie comptent parmi les thèmes brassés dans

ce roman ambitieux qui, grâce à une narration efficace et des dialogues vivants, évite la lourdeur et le didactisme menaçant tout roman à idées. Une atmosphère anxieuse rend captivant ce qui aurait pu tourner à la présentation de cas laborieuse ou à l'exposé de philosophie.

C'est peut-être ce savant mélange entre virtuosité romanesque et érudition scientifique qui rend l'univers de Benjamin Wood si singulier et le distingue de ses écrasants modèles. Au point qu'on oublie quelques défauts de jeunesse, comme le manque de profondeur de certains personnages secondaires – la petite amie d'Eden peine à exister autrement que comme un outil narratif. Et si le questionnement sur les pouvoirs démiurgiques du héros est au cœur de l'intrigue, il en est un dont la capacité à contrôler les émotions ne fait aucun doute : c'est l'auteur. Tirant les ficelles d'une intrigue habilement ficelée, il manipule avec adresse les nerfs du lecteur, le poussant à tourner sans relâche les pages de ce roman diabolique. ■

Sans oublier

Par peur de la guerre

Pourquoi Grazina, mariée à Wojtek, a-t-elle acheté sur un coup de tête des meubles qu'elle n'aime pas ? A cette question apparemment anodine, elle offre cette réponse : « J'ai fait ça pour être comme tout le monde. Je voulais faire partie de ceux qui vivent sans avoir peur de la guerre. Sans même la connaître. Je voulais vivre en temps de paix, comme mes amis, mes voisins et tous les habitants de la ville. Ou peut-être voulais-je attirer l'attention de Wojtek, et lui montrer ma souffrance ? » Wojtek est reporter de guerre. De l'Ossétie à l'Afghanistan, il est sur tous les fronts. Récemment, son guide géorgien a été décapité par un éclat de missile. Grazina n'a plus pu supporter ça. Hantée par le spectre de la mort violente, elle est entrée en « maison de repos » afin de soigner le « stress post-traumatique du soldat ». Ce stress devrait être celui de son mari mais c'est elle qui en souffre : la passion de Wojtek pour l'information a fini par miner leur couple... Entrecroisant deux récits – celui de Grazina, et celui de Lucjan, un autre pensionnaire de cette maison de fous, qui dit avoir tué son gendre –, la Polonaise Grazyna Jagielska, née en 1962, distille à merveille le suspense et l'angoisse. On est bluffé par ce récit au présent. Par la maîtrise avec laquelle l'auteure suggère le sentiment d'instabilité profonde qui peu à peu ronge et détruit son personnage. Une très marquante lecture. ■ FLORENCE NOUVILLE

► **Amour de pierre** (*Milosc z kamienia. Zycie z korespondentem wojennym*), de Grazyna Jagielska, traduit du polonais Anna Smolar, Les Équateurs, 234 p., 20 €. ■

Beaux mariages

C'est l'homme des grandes fresques. Autant d'ambition que de souffle, une maîtrise narrative ahurissante, la capacité à raconter la grande histoire tout en décrivant la manière dont les êtres se débattent dedans... C'est à cela, d'ordinaire, que l'on reconnaît un roman de Wally Lamb, auteur de fort bons livres (*Le Chant de Dolorès* et *La Puissance des vaincus*, Belfond, 1999 et 2000) et d'un chef-d'œuvre (*Le Chagrin et la Grâce*, Belfond, 2010). Dans *Nous sommes l'eau*, Lamb n'a pas de plus petits desseins que d'habitude : il s'agit de retracer, à travers l'histoire d'une famille, les bouleversements qu'ont connus ces dernières décennies l'institution du mariage (l'intrigue se noue autour de l'union de deux femmes), ainsi que les rapports interraciaux – en n'oubliant pas de s'interroger sur ce qui fait un artiste. Tout à sa détermination de livrer un roman « sociétal », qui parlerait du mariage gay, de l'Amérique d'Obama, mais aussi d'inceste, de maltraitance ou encore de résilience, Wally Lamb fait pleuvoir les malheurs sur ses personnages. Si ce roman polyphonique est efficace, on ne saurait dire qu'il s'embarrasse d'un surcroît de subtilité. ■ RAPHAËLE LEYRIS

► **Nous sommes l'eau** (*We Are Water*), de Wally Lamb, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Videloup, Belfond, 690 p., 23,50 €.

Le tueur de ma vie

Ancien jeune prodige de la littérature américaine, Joyce Maynard est cette écrivaine qui, en 1972, « attrapa » le cœur de J. D. Salinger en écrivant, pour le *New York Times Magazine*, un article intitulé « Une fille de 18 ans se retourne sur la vie ». Redécouverte avec la publication de *Long week-end* puis *Et devant moi, le monde*, où elle raconte sa liaison avec Salinger (tous deux aux éditions Philippe Rey), Maynard livre ici un roman prenant et sensible qui tient tout à la fois du thriller et du roman d'apprentissage. En 1979, Rachel et Patty, deux adolescentes de 13 et 11 ans, sont par hasard confrontées aux ravages d'un tueur en série qui s'attaque de préférence aux jeunes femmes dans la montagne. Filles de l'inspecteur Torricelli, les deux gamines sont aux premières loges pour faire la lumière sur cette énigme. Mais elles n'y parviendront pas plus que leur père. Trente ans plus tard, Rachel, devenue romancière, se donne pour mission de retrouver le tueur. Dans un style sobre et efficace, Maynard, qui s'est inspirée de crimes réels, dit la dévotion de deux filles pour leur père et la façon dont un fait divers peut durablement façonner une vie. ■ FL. N.



Joyce Maynard
L'homme de la montagne

► **L'Homme de la montagne** (*After Her*), de Joyce Maynard, traduit de l'anglais (États-Unis) par Françoise Adelstain, Philippe Rey, 320 p., 20 €.

Grandes espérances, amères déceptions

La Britannique Nell Leyshon invente une langue vive et imagée pour traduire la confession de Mary, paysanne infirme fascinée par les livres

STÉPHANIE DE SAINT MARC

Il est des apprentissages simples qui se paient au prix fort. Au début du XIX^e siècle, une jeune paysanne de la campagne anglaise va en faire sous nos yeux la cruelle expérience. Mary a 14 ans au début du récit. Elle vit dans une ferme du Dorset auprès de sa famille. La « couleur du lait », qui donne son titre au roman de Nell Leyshon, est celle de ses cheveux. Elle est venue au monde avec une jambe déformée, une « patte folle », comme dit son père, et, fragilisée par ce handicap, elle détonne parmi les siens par son ap-

pétit de vivre et sa sensibilité. Loin des rêves convenus de ses trois sœurs, de l'horizon borné de ses parents après au gain, Mary est pleine d'aspirations informulées. Du haut de la colline où elle monte un matin voir le jour se lever, elle cherche un vœu à exprimer : « Qu'est-ce que je répondrais si on me posait la question ? (...) Je n'en avais aucune idée. Je savais que j'avais des rêves mais je ne savais pas lesquels. »

La vie est rude à la ferme, mais elle plaît à Mary : le flanc des vaches, les heures inscrites dans le ciel et les travaux des champs toujours semblables et toujours différents. Un jour pourtant, c'est la rupture. Elle apprend qu'elle doit quitter cet univers familial et partir pour le presbytère où son père l'a placée. A contrecœur, Mary s'en va chez le pasteur Graham pour servir et tenir

compagnie à son épouse. Mais elle ne s'habitue jamais au monde trop policé où elle évolue désormais et dont elle cherche à s'enfuir. Dans cette nouvelle demeure où tout lui est inconnu, où tout la rebute malgré la bienveillance dont elle est entourée, Mary va néanmoins faire une découverte décisive – une découverte qui marquera à la fois pour elle une libération et sa condamnation : les mots.

Contreparties insoutenables

Il y a beaucoup de livres dans le presbytère des Graham. Peu à peu, la curiosité de la lecture gagne Mary. Dès lors, quoi qu'il lui en coûte, plus rien n'arrêtera son besoin de s'approprier le langage. Entre le pasteur et elle, un pacte est scellé : il lui enseignera la lecture et l'écriture mais, dans la maison vide de

ses habitants – l'épouse est morte désormais, le fils et la bonne sont tous les deux partis –, il exigera d'elle des contreparties bientôt insoutenables. Au fil des jours, le malaise s'accroît, l'horizon se referme et la jeune fille se trouve prise au piège d'un face-à-face aussi étouffant qu'humiliant. L'issue de ce processus d'initiation sera tragique. Et lorsque tout sera fini, lorsqu'un rideau sera définitivement tombé sur toutes ses espérances, il ne restera à Mary que le pouvoir de mettre noir sur blanc les lignes de sa fatale destinée.

Dans *La Couleur du lait*, la Britannique Nell Leyshon s'efface entièrement derrière son personnage. C'est bien la voix de Mary, et elle seule, qu'on entend au cours de ce récit. Un récit poignant scandé par des retours sur soi où la jeune fille martèle son identité, comme

pour s'en assurer, s'affirmant de plus en plus dans l'expérience de l'écriture. Empruntant au talent de l'auteure dramatique qu'elle est par ailleurs, Nell Leyshon parvient avec brio à mettre dans la bouche et sous la plume de son héroïne des mots qui n'appartiennent qu'à Mary. Dans une langue paysanne vive et imagée, entièrement réinventée par elle et remarquablement traduite par Karine Lalechère, Nell Leyshon livre la confession simple et implacable d'une ancienne fille de ferme. Comme une voix du passé qui prendrait le lecteur à témoin. ■

► **LA COULEUR DU LAIT**
(*The Colour of Milk*),
de Nell Leyshon,
traduit de l'anglais par Karine Lalechère,
Phébus, 176 p., 17 €.

Haro sur le nouvel intello new-yorkais

Avec « La Vie amoureuse de Nathaniel P. », Adelle Waldman a réussi à capter l'air du temps : son héros est déjà l'archétype du jeune dragueur de Brooklyn

C'est d'actualité

Le génie plagiaire

Bis repetita. Isidore Ducasse, alias Lautréamont, n'a pas seulement, comme on le croyait jusqu'ici, emprunté des passages entiers de Buffon et de Jean-Charles Chenu sur les étourneaux dans *Les Chants de Maldoror* (1869). Il a aussi copié intégralement le compte rendu d'un fait divers paru dans le *Figaro* du 12 septembre 1868 – en n'omettant pas de corriger une coquille. C'est ce que vient de révéler le site des *Cahiers Lautréamont*.

Ensemble à Vienne

Dans le cadre d'une vaste campagne en faveur de la lecture, 100 000 exemplaires de *Zusammen ist man weniger allein*, la traduction allemande d'*Ensemble, c'est tout*, d'Anna Gavalda, seront distribués gratuitement par les libraires de Vienne aux habitants de la capitale autrichienne à partir du 24 novembre.

Littell cinéaste

L'auteur des *Bienveillantes* (prix Goncourt 2006), Jonathan Littell, tournera en décembre son premier film, intitulé *L'Ennemi invisible*. Il s'agira d'un long-métrage documentaire s'inscrivant « dans la lignée de ses enquêtes sur les exactions commises dans le nord de l'Ouganda », révèle le magazine *Le Film français*.

Sherlock pour tous

Pour avoir été trop gourmand, le Conan Doyle Estate, qui représente les ayants droit de l'écrivain, va devoir régler une amende de 30 679 dollars (environ 23 000 euros), auxquels pourraient bientôt s'ajouter 39 123 dollars (près de 30 000 euros) au titre du remboursement des frais de justice. Ils ont en effet perdu le procès qui les opposait à la nouvelliste Leslie Klinger, laquelle s'appropriait à effort un deuxième recueil, *Study in Sherlock*, mettant en scène Holmes et Watson, deux personnages tombés dans le domaine public, pour l'utilisation desquels ils exigeaient une licence et leur accord.

Michel Houellebecq : « Je ferais un otage assez correct »

L'écrivain interprète son propre rôle dans la comédie burlesque de Guillaume Nicloux, bien nommée *L'Enlèvement de Michel Houellebecq*, au faux air de documentaire, qui a été diffusée le 27 août sur Arte. Le romancier et poète a accepté de jouer dans ce docu-fiction, où il se retrouve séquestré dans un pavillon du Loir-et-Cher. Des liens de sympathie se nouent entre le trio de malfrats à la petite semaine et leur célèbre otage qui disserte sur *Le Seigneur des anneaux*, *Lovecraft*, la paternité, la démocratie représentative ou le milieu littéraire. « Je pense que j'aurais réagi à peu près comme ça s'il s'était agi d'un véritable enlèvement », a commenté l'écrivain.

Roman interactif

Les instigateurs du projet l'ont baptisé « foliomatic », un mot-valise censé désigner un objet numérique hybride, un « roman 2.0 » conjuguant littérature et cinéma. Chaque vendredi de septembre, deux chapitres de *Jim aux yeux verts*, comportant chacun un film court inséré dans le texte, seront disponibles gratuitement sur le site Foliomatic.fr.

Gracq inédit

Le 9 octobre, les éditions José Corti publieront un inédit de Julien Gracq (1910-2007) sous le titre *Les Terres du couchant*. Écrit en 1956, simultanément au *Balcon en forêt*, publié deux ans plus tard, ce roman que l'écrivain a légué avec ses archives personnelles à la Bibliothèque nationale de France se déroule dans une ville assiégée par des barbares.

FLORENCE NOUVILLE

Il s'appelle Nathaniel Piven. Natté ou Natty pour les intimes. Jamais entendu parler ? Tant mieux pour vous si vous êtes une femme. Car Nate a beau avoir de nombreuses qualités objectives, s'éprendre de ce jeune et très « hype » intello de Brooklyn n'est pas une sinécure. Angoissé, complexe, narcissique, inconséquent, lâche et nul en psychologie : telles sont les épithètes que l'on pourrait lui accoler sans réfléchir. Et l'on pourrait en trouver bien d'autres : influençable, intéressé, inconstant, arriviste, libidineux, hypocrite, infidèle, dévergondé...

Il faut croire que nombre de lecteurs – de lectrices ? – auront trouvé ce Nate représentatif d'un certain type de « jeune mâle américain contemporain ». Si vous dînez en ville à Manhattan ces temps-ci, il n'est pas impossible que surgisse dans la conversation une référence à Nathaniel P. Au livre réjouissant d'Adelle Waldman dont il est le héros. Mais aussi au personnage lui-même, détaché de son contexte. « Pas possible... ! Un vrai Nathaniel P. ! »

Comment ce Nate a-t-il pu devenir en si peu de temps un archétype ? S'imposer au point que l'on y renvoie comme on dirait de quelqu'un qu'il est « un Harpagon » ou « un Rastignac » ? Cette consécration semble d'autant plus mystérieuse que rien ne prédestinait ce premier roman d'Adelle Waldman à sortir spécialement du lot. Bien au contraire...

Née en 1977 à Baltimore, cette ancienne journaliste – elle a travaillé au *New Haven Register* et au *Cleveland Plain Dealer* avant d'écrire en free-lance pour le site Web du *Wall Street Journal* – n'avait pas commencé sa carrière d'écrivaine de façon particulièrement fulgurante. Il y a quelques années encore – Waldman avait alors 30 ans –, son agent s'échinait à vendre son premier manuscrit. Mais, au bout d'un an de recherches infructueuses, il préféra jeter l'éponge... Adelle Waldman elle-même en convient : sa première fiction – une histoire sur plusieurs générations d'une famille de l'Upper West Side – n'était pas fameuse. « Aujourd'hui, elle est parfaitement bien là où elle est, au fond d'un tiroir ! »

Trop élitiste

Pour sa deuxième tentative, *La Vie amoureuse de Nathaniel P.*, les choses ne sont pas allées d'elles-mêmes non plus. Au bout de cinq ans de travail, Waldman a donné son texte à l'éditeur Henry Holt, qui lui a demandé de le reprendre



A Brooklyn. JOE BUGLEWICZ

de façon significative. « Si j'avais su à ce moment-là que ça me prendrait encore un an, je me serais tuée », confiait-elle en juin au *New York Observer*. A la sortie du livre, les premières critiques – *Kirkus*, *Publisher's Weekly* – étaient plutôt mitigées.

Comme si cela ne suffisait pas, on pourrait citer encore deux handicaps. Le premier est « la suspicion qui pèse aux Etats-Unis sur les livres traitant du milieu des écrivains de Brooklyn », jugés trop élitistes pour attirer un vaste lectorat, explique Adelle Waldman, interrogée par « Le Monde des livres ». « Le deuxième, qui m'a toujours paru bizarre, est que les Américains se méfient des héros négatifs. Ou peu sympathiques. Les personnages antipathiques sont réputés faire fuir les lecteurs... »

Convenons donc que l'addition de toutes ces réserves ne faisait pas de *La Vie amoureuse...* un best-seller annoncé. Alors quoi ? Un deus ex machina ? Il y en a bien eu un, en la personne de Jay McInerney. Au moment de la publication, l'auteur de *Trente ans et des poussières* a tweeté : « A Monte-Carlo, attendant que le train s'arrête. Viens de terminer très bon premier roman d'Adelle Waldman, *La Vie amoureuse de Nathaniel P.* » Mais l'histoire de l'édition est si pleine de buzz avortés, de tweets qui tournent court, de *blurbs* inefficaces... que l'on a peine à croire

Extrait

« Il était plus de 10 heures lorsqu'il l'accompagna Elisa à sa station de métro. Lorsqu'elle disparut en bas des marches, Nate éprouva la sorte de soulagement qu'on ressent après un effort physique – l'instant de détente après une longue course. Sur le chemin de sa propre station de métro, plusieurs pâtés de maisons à l'ouest, il envoya un texto à Hannah. Tu me manques, c'est bizarre, non ? Ils s'étaient vus le matin à peine. (...) Après sa soirée en compagnie d'Elisa, Nate voulut donner une autre tonalité à son humeur, la reconstruire. Le badinage enjoué de ses échanges avec Hannah – sa présence lui confirmant de manière implicite qu'il n'était pas un ingrat sans cœur – le séduisait particulièrement. Avant de monter dans le train, il répondit : « Je peux être là dans 45 minutes. »

LA VIE AMOUREUSE DE NATHANIEL P., PAGE 173

que le soutien de l'icône des années 1980 explique à lui seul le phénomène Nathaniel P. !

Alors ? Alors, le monde de l'édition new-yorkais s'est mis à spéculer, à jaser, à s'agacer. Cherchant une martingale secrète qui lui aurait échappé. Une recette marketing expliquant ce succès « magique ». Cette bizarrerie électromagnético-éditoriale (comme si moins par moins par moins par moins par moins équivalait à un grand plus !).

Et si l'histoire de Nathaniel P. était une « non-histoire » ? Dont le secret serait à chercher tout bonnement du côté du livre lui-

même ? C'est Adelle Waldman qui suggère cela, presque timidement. « La fiction contemporaine traite les relations entre les sexes d'une façon superficielle. Les femmes écrivent des comédies romantiques où il ne reste que l'écumé. Chez les hommes, la moindre canaille a l'air d'un ange et, souvent, la partenaire est une telle mégère qu'il est impossible de ne pas prendre l'homme en sympathie. » Lectrice d'Austen et de Stendhal, Waldman a voulu écrire un roman « sérieux et contemporain sur la manière dont un homme pense aux femmes et se comporte avec elles ». Son livre est tout entier tiré de notes, choses vues et entretiens avec ses frères, amis, anciens petits amis. De son expérience aussi. Car elle a connu un Nate. L'un de ces hommes dont « les signaux contradictoires peuvent rendre une femme folle ». « Le pire, dit-elle, c'est que ces gars-là se comportent de façon blessante, mais ne franchissent jamais la limite, si bien qu'on n'arrive jamais à rompre avec eux. Ils sont suffisamment odieux pour rendre une femme malheureuse mais suffisamment gentils pour que l'on ait des scrupules à les quitter. »

Depuis que le livre est paru, Adelle Waldman reçoit des courriels de femmes. Mais aussi d'hommes. Des messages flaubertiens et penauds qui confessent : « Nate, c'est moi. » ■

Nathaniel P., autosatisfait et narcissique



SES ORIGINES nous sont données dès la page 13. Nathaniel Piven est « le produit d'une enfance post-féministe des années 1980 et d'un cursus universitaire conventionnel dans les années 1990 ».

Cela explique-t-il son profil psychologique peu reluisant ? Lubrique et indélicat, cet aspirant écrivain de Brooklyn pourrait faire penser à un personnage d'Isaac Bashevis Singer s'il n'était pas plus cyniquement opportuniste que véritablement amoureux des femmes. Car ces dernières sont pour lui un problème. Juliet,

Elisa, Kristen, Hannah : il est entouré des plus séduisantes et des plus désirables. Mais c'est justement là le hic. Dès qu'une histoire commence à prendre des contours un peu trop précis, Piven se demande ce qu'il souhaite vraiment.

Ironique tableau d'un milieu autosatisfait et narcissique, *La Vie amoureuse de Nathaniel P.* est aussi une auscultation à la loupe du marivaudage hipster entre Park Slope et Dumbo. Personne n'en sort gagnant, ni les hommes ni les femmes. Et surtout pas la pauvre Hannah qui, pleine de fougue et d'ardeur au début de leur histoire, en vient graduellement à s'abaisser au point de « lécher les

pieds » dudit Nathaniel. « Je voulais explorer ce phénomène qui pousse une femme à se transformer en paillason et à tomber dans le cercle vicieux de la honte, dit Adelle Waldman. Plus cela fait mal, plus vous devenez dépendante. » Que disait Carmen ? « Si tu ne m'aimes pas, je t'aime » ? Rien de nouveau sous le soleil, mais un livre drôle et enlevé pour le prolonger, le soleil des vacances. ■ FL. N.

LA VIE AMOUREUSE DE NATHANIEL P. (*The Love Affairs of Nathaniel P.*), d'Adelle Waldman, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Rabinovitch, Christian Bourgois, 336 p., 19 €.

L'existence ne trahit pas toujours les promesses d'absolu de la littérature. L'héroïne du beau « L'Amour et les forêts » en fait l'amère expérience

La nouvelle Cendrillon d'Eric Reinhardt

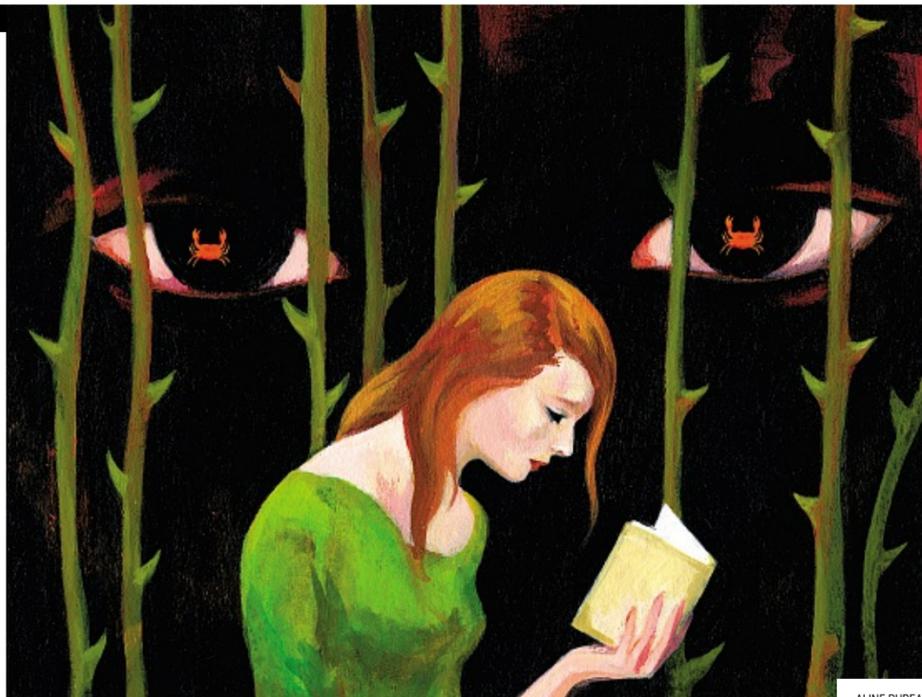
RAPHAËLLE LEYRIS

La première fois qu'Eric Reinhardt vit Bénédicte Ombredanne, il la trouva franchement quelconque. « Elle était l'une de ces personnes que la plupart du temps on ne voit pas », fait noter l'auteur Eric Reinhardt au personnage Eric Reinhardt, en un jeu entre la fiction et la vie dont l'écrivain est coutumier. Mais, si le procédé peut d'abord laisser croire que l'auteur du superbe *Cendrillon* (Stock, 2007) sera au centre de *L'Amour et les forêts*, c'est pour mieux offrir (presque) toute la place à Bénédicte Ombredanne. Le sixième roman de Reinhardt est plein de ces fausses pistes, de ces directions qu'emprunte le texte avant de bifurquer, chaque changement de cap lui apportant de nouvelles perspectives et nuances, un peu à l'image des phrases si belles de l'écrivain, dont les sinuosités entraînent rarement le lecteur là où il l'attendait. Ainsi donc, si Bénédicte Ombredanne, malgré son nom évoquant un personnage de conte de fées, s'est présentée sous les atours de la normalité – 36 ans, professeur de lettres, mère de deux enfants, mariée, habitant à Metz –, l'écrivain va peu à peu l'ériger en héroïne de roman. Et, même, d'un authentique mélodrame.

« Je préfère le profond, ce qui peut se pénétrer, ce en quoi il est envisageable de s'engloutir : l'amour et les forêts, la nuit, l'automne, exactement comme vous », dit, durant leur premier rendez-vous, dans un café du Palais-Royal, à Paris, Bénédicte Ombredanne à l'auteur de *Cendrillon*, ce livre qui lui a tant plu qu'elle a écrit à son auteur. Déçue de voir l'existence trahir sans cesse les promesses de la littérature, cette fine lectrice de Villiers de L'Isle-Adam est à la recherche d'une « enclave d'émerveillement ».

Un après-midi de félicité

Romans mis à part, elle a connu une seule pareille « enclave ». Un jour de mars 2006, rentrant chez elle pour découvrir son mari prostré après s'être reconnu dans une émission de radio sur les harceleurs, Bénédicte s'est inscrite sur un site de rencontres, et s'est mise à dialoguer, entre deux échanges d'une trivialité révoltante (qui inspirent à Reinhardt des pages au rythme virtuose et à la grande drôlerie), avec un homme au mode d'expression et aux aspirations conformes à ses rêves. Quelques jours plus tard, elle a vécu avec ce Christian un après-midi de félicité, entre initiation au tir à l'arc et orgasmes répétés. Malgré l'invitation de son nouvel amant à rester auprès de lui, elle est rentrée au foyer, là



ALINE BUREAU

où son mari s'est, dès lors, acharné à lui faire vivre un cauchemar, la tourmentant pour qu'elle fasse l'aveu de son adultère.

A quel point il lui aura rendu l'existence misérable, Eric Reinhardt ne l'apprendra pas par Bénédicte Ombredanne elle-même, mais par la sœur jumelle de celle-ci, à l'occasion d'une rupture du récit dont l'effet est l'une des réussites de *L'Amour et les forêts*. Où l'on découvrira que, si Bénédicte Ombredanne préfère bien « ce en quoi il est envisageable de s'engloutir », elle a omis d'ajouter « le

malheur » aux exemples de sa liste. Celui-ci est pourtant la seule forme d'absolu où la vie peut tenir les promesses de la littérature. Elle le fera dans son cas.

Et tant pis si Eric Reinhardt (l'auteur) en fait beaucoup dans ce domaine, transformant Jean-François en ogre. Alors qu'elle décrit les agissements de celui-ci à l'égard de Bénédicte, sa sœur dit : « Si un jour vous écrivez un livre à partir de cette histoire, on pensera que vous avez beaucoup d'imagination et que cette imagination n'est pas terrible, qu'elle est un peu lourde. Mais je vous jure que c'est vrai » – manière maladroitement pour l'auteur de se dédouaner de cet effet d'accumulation. Cependant, *L'Amour et les forêts* n'a pas tant pour objet de dépeindre un monstre que d'explorer des questions au cœur de toute l'œuvre d'Eric Reinhardt, qui ont trait au conflit entre nos aspirations et ce que l'on en fait, à la manière dont l'existence nous entrave dans cette quête d'« intensité », mais aussi dont nous le faisons.

Il n'est évidemment pas question, pour Reinhardt, de condamner son héroïne à cause de ses choix, qui ont fait de sa vie une tragédie. Dans des pages finales à la beauté et la générosité saisissantes, sur le fil entre le sublime et le ridicule, *L'Amour et les forêts* offre à Bénédicte Ombredanne une ultime consolation, que seule autorise la littérature. ■

... L'AMOUR ET LES FORÊTS, d'Eric Reinhardt, Gallimard, 368 p., 21,90 €.

Extrait

« Elle comprit pendant ce trajet que le monde se divisait en deux catégories antinomiques. Non pas les riches et les pauvres, les dominants et les dominés (...). Ça, ce sont des catégories secondaires, bien visibles, non essentielles, quasiment anecdotiques, dont la première des raisons d'être est d'occulter la véritable partition de la réalité. Non, le monde se divise entre ceux qui vivent l'urgence et la beauté suffocante d'une folle passion – et ceux qui ne vivent pas l'urgence et la beauté suffocante, étourdissante, obsessionnelle, d'une folle passion. Elle ne pensait pas à l'amour, pas à l'amour à proprement parler, mais à ce sentiment brûlant qui vous saisit en vous imposant de vous laisser entraîner par son empire jusqu'à faire n'importe quoi, prendre tous les risques, enfreindre tous vos principes – surtout si cette passion est clandestine, périlleuse. »

L'AMOUR ET LES FORÊTS, PAGE 123

Sans oublier

Rencontrer Diane Arbus

Après *La Confusion des peines* (Stock, 2011), Laurence Tardieu passe deux années traversée par le doute et la peur que ses mots restent vides. Elle entame alors un journal – publié en janvier par les Editions des Busclats sous le titre *L'écriture et la Vie*. Comme un ultime sursaut. Avant de rencontrer celle qui l'extirpera de sa torpeur et l'aidera à se rassembler. C'est ainsi que, à l'automne 2011, au Jeu de paume, à Paris, la romancière découvre le travail de la photographe américaine Diane Arbus (1923-1971) et son parcours, qui trouve en elle une étrange résonance. L'écrivaine et l'artiste ont en commun d'avoir connu une enfance bourgeoise et recluse ; elles partagent le refus – voire la honte – de ce milieu où priment la réussite et l'argent ; la même nécessité de s'en extraire par l'art ; et aussi l'impuissance de créer et l'effroi qu'elle suscite... Ce choc esthétique autant qu'existential a inspiré à Laurence Tardieu un autoportrait émouvant où, en miroir, elle entrelace des fragments de vies, de souvenirs, de rêves. Dans la lumière tremblante de retrouvailles à soi, aux autres, elle dépeint avec justesse la quête d'une femme pour renouer avec les mots de la vie. ■ CHRISTINE ROUSSEAU

► *La Vie à soi*, de Laurence Tardieu, Flammarion, 188 p., 18 €.

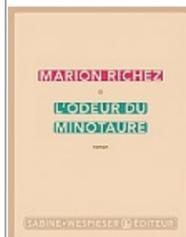
Une métamorphose

Des Marjorie, il y en a plein Paris : après une enfance terne et de brillantes études, l'héroïne échappe de peu à un mariage calamiteux et réussit à se trouver un job. Un très bon job, a priori : Marjorie est la « plume » d'un ministre. Elle a 30 ans et n'aime personne – surtout pas ses parents, qu'elle ne voit pratiquement plus. Jusqu'à ce que sa mère l'appelle au chevet de son père mourant. La jeune femme quitte la ville. Fonçant dans la nuit au volant de sa puissante voiture (qui lui donne l'impression « d'être protégée de tout »), elle heurte de plein fouet un grand cerf. A ce moment, sa vie bascule. Le long et beau passage qui suit, quand Marjorie, errant dans la forêt,

est accueillie par une vieille villageoise, est l'un des plus forts et des plus réussis de ce premier roman. Marion Richez fait de la métamorphose de son héroïne une chute en plusieurs épisodes – certains plus convaincants que d'autres. Ce conte initiatique, au phrasé simple et direct, se lit d'un trait. Avec bonheur. ■

CATHERINE SIMON

► *L'Odeur du minotaure*, de Marion Richez, Sabine Wespieser, 130 p., 14 €.



Folie douce

Il serait plutôt heureux, Grégoire. Du moins c'est ce qu'il se dit. Ce qu'il se chuchote à lui-même. Tout va bien, n'est-ce pas ? Elevé seul par sa maman, il a appris quand il était petit à être très sage et très obéissant. Et aujourd'hui, il se comporte toujours comme un enfant docile. Si mignon, si sensible. Si timide aussi. Agathe est tombée sous le charme de ce garçon délicieusement différent des autres. Elle, boucles blondes et yeux noisette, donne des cours de philo au lycée, lui prend très à cœur son travail d'employé aux écritures. Mais sait se garder du temps pour les courses, le ménage et les petits plats. Reste que

sous la douceur et les habitudes paisibles s'agitent d'étranges mauvais rêves. Que se réveillent d'absurdes obsessions. Histoires de fantômes. Le nouveau livre d'Isabelle Minière va retrouver les reflets oubliés dans les vieux miroirs, effleure en touches minuscules l'innocence et la folie. Et fait se rejoindre imperceptiblement la douceur et l'émerveillement. ■ XAVIER HOUSSIN

► *Je suis très sensible*, d'Isabelle Minière, Serge Safran, 174 p., 14,50 €.



Le Far West, poussière en suspension sous un chapiteau

Eric Vuillard démonte le mythe de Buffalo Bill et dessaoule les amateurs de western. Mélancolique et flamboyant

MACHA SÉRY

N'en déplaise à des générations d'enfants, les Indiens n'ont jamais hurlé « Whou ! Whou ! » lorsqu'ils chargeaient l'ennemi, ni fait claquer la paume des mains sur leur bouche. Ce cri de guerre qui se répercuta en écho au cinéma ? Un bruitage destiné à impressionner le public, « une trouvaille de bateleur », rappelle Eric Vuillard dans *Tristesse de la terre*. Le camelot en question s'appelle William Cody (1846-1917). Nom de scène : Buffalo Bill. Raison sociale : entrepreneur de spectacle.

Signe distinctif : roublard. Depuis la vie de l'ex-éclairaire, ex-employé des chemins de fer, ex-chasseur de bisons a été travestie en légende par des fanzines puis par les romans bon marché de Ned Buntline, l'homme ne s'appartient plus. Il se singe et se parodie. Sur scène, il interprète un personnage de fiction censé lui ressembler. « Il n'a décidé ni de son nom ni de son histoire. » Ce qu'il a perdu en identité, il l'a gagné en notoriété. Tant pis, tant mieux. Sans cela, il n'eût pas été la superstar dont le grand barnum constitua le clou de l'Exposition universelle de Chicago, en 1893.

Réécrire l'histoire

A l'époque, sa troupe – 800 acteurs et techniciens, 500 chevaux, des dizaines de bisons – ac-

cueille près de 40 000 spectateurs par jour. Le Buffalo Bill's Wild West se produit partout : en Amérique du Nord, bien sûr, où il ébaubit les citadins, mais aussi en Europe lors de tournées triomphales. Le Colisée aurait fourni un écrin grandiose à ces saynètes illustrant la vie des pionniers et la conquête de l'Ouest. Mais non, trop petit. Décrochant la gloire de ce chef de troupe et le crépuscule de l'idole, Eric Vuillard réduit, dans son septième livre, le Far West aux dimensions d'un chapiteau sous lequel cow-boys et vrais Indiens – ce fut le génie commercial de Buffalo Bill – cavalcadent, pétaradent et réécrivent l'histoire. Voilà les défaites transformées en victoires, le génocide indien, en bataille rangée.

Rien de plus poignant que le destin de Sitting Bull, le vainqueur de Little Big Horn, conté par Eric Vuillard. Après son exil de plusieurs années au Canada, le grand chef sioux consent, contre rémunération, à se produire au sein du Wild West Show. Durant une saison, il exécute son tour de piste sous les injures et les crachats des spectateurs. Lorsque ce dernier est tué, le 15 décembre 1890, Buffalo Bill, avisé des troubles au Dakota du Sud, se rend sur place, rachète son cheval et la cabane où il a vécu pour les exhiber au public et recrute, comme figurants, les rares survivants du massacre de Wounded Knee. La tragédie est aussitôt recyclée et falsifiée par l'industrie du divertissement.

« La littérature est une fable qui dégrise des fables, elle décrotte les auréoles de leurs dorures, puis elle les brise. (...) Aujourd'hui, le récit est peut-être l'un des noms de cette lente rupture avec la fable. L'imagination y défaille. La fiction y devient autre chose, à mesure qu'elle se défait du mythe », affirmait Eric Vuillard dans une contribution aux Assises internationales du roman, en mai.

De fait, *Tristesse de la terre* dessaoule les amateurs de western. Le romancier et cinéaste (*L'Homme qui marche*, *Mateo Falcone*) n'a nul besoin d'accentuer le pathétique de la situation. Il est là, obscène, dans les applaudissements, dans la poussière soulevée par les sabots des chevaux. C'est triste et flamboyant, grotesque et mélancolique. ■

... TRISTESSE DE LA TERRE, d'Eric Vuillard, Actes Sud, « Un endroit où aller », 164 p., 18 €.

Du même auteur, parution en poche de Congo, Babel, 112 p., 6,70 €.

MARCHÉ DU LIVRE

50 librairies

livres anciens
livres épuisés
livres d'occasion

PARC GEORGES BRASSENS

les samedis et dimanches
104 rue Brancion PARIS XV^e
ouvert de 9h à 18h www.gippe.org



Sans oublier

Survivre au Reich

Au fond, que reproche Monique, future épouse de Claude Lévi-Strauss, à son père ? D'avoir envoyé, en 1938, sa fille de 12 ans, juive par sa mère, étudier en Allemagne, puis d'avoir décidé peu après de s'y installer avec toute sa famille : pacifiste, il pensait qu'Hitler bluffait. Il lui fallut pourtant se rendre à l'évidence... Passionnant est le récit de la manière dont son épouse et ses deux enfants sont parvenus à cacher leurs origines pour survivre. Les études furent le refuge de l'adolescente : la source de ses plus grands plaisirs, mais également de quelques épisodes surprenants. Monique fut ainsi jugée un parfait spécimen de la race « dinarique » (à laquelle appartenaient les Belges) par son professeur de biologie. Les bombes des Alliés, qu'elle subissait comme les Allemands, lui apportent bientôt la liberté. Elle traduit Shakespeare, Freud ou Melanie Klein pour Jacques Lacan, puis rencontre Claude Lévi-Strauss empêtré dans la relecture d'un essai d'ethnologie en



anglais. ■ JEAN-LOUIS JEANNELLE
► **Une enfance dans la gueule du loup**, de Monique Lévi-Strauss, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 240 p., 17 €.

Jaurès révolutionnaire

Jaurès est devenu une référence consensuelle. Un siècle après son assassinat, le dirigeant historique du socialisme français est revendiqué par beaucoup, mais dans des sens divers : les uns y voient surtout un républicain apôtre de la paix et de la laïcité, les autres un précurseur de la social-démocratie contemporaine, d'autres encore un vrai révolutionnaire et anticapitaliste. L'essai documenté de l'historien Jean-Paul Scot se situe dans cette dernière orientation. Polémiquant avec nombre de spécialistes, il rappelle utilement des évidences parfois oubliées : le réformisme de Jaurès visait un dépassement du capitalisme, il prônait une gestion démocratique de la « propriété sociale », et reprenait beaucoup à Marx et Engels. Reste à savoir jusqu'où : il se pourrait que, emporté par la controverse, le propos tranche parfois un peu vite ce vieux débat sur le rapport de Jaurès au marxisme. ■ SERGE AUDIER
► **Jaurès et le réformisme révolutionnaire**, de Jean-Paul Scot, Seuil, 368 p., 21 €.

La place d'Assayas

Réalisateur éclectique, Olivier Assayas fait néanmoins indubitablement partie du paysage du cinéma d'auteur français. La première surprise, à la lecture de ce livre qui est le fruit d'une rencontre entre le cinéaste et le critique Jean-Michel Frodon, est de constater à quel point l'intéressé lui-même considère sa place dans le cinéma français comme problématique. Autre étonnement : l'ouvrage ne prend en compte que la première moitié de sa carrière, qui va de *Désordre* (1996) aux *Destinées sentimentales* (2000). Toujours est-il que ces deux titres, qui assortissent la chronique fiévreuse d'un délitement générationnel à une reconstitution historique de grande ampleur inspirée par Jacques Chardonne, disent assez qu'Assayas pense chacun de ses films comme une rupture, une promesse de renouveau. *L'Eau froide* (1994) ou *Irma Vep* (1996), du moins, sont là pour qu'on le vérifie. Fils d'un scénariste juif et d'une mère issue de la noblesse protestante hongroise, arrivé au cinéma à une période où il ne peut s'agréger à aucune génération, Olivier Assayas évoque dans ce livre un itinéraire où une sourde inquiétude le dispute à une orgueilleuse solitude. ■ JACQUES MANDELBAUM
► **Assayas par Assayas**, d'Olivier Assayas et Jean-Michel Frodon, Stock, 280 p., 24 €.

La philosophe Catherine Malabou propose une relecture de l'auteur classique allemand qui le réconcilie avec l'histoire, le vivant et les neurosciences

Kant, c'est plastique

PATRICE MANIGLIER
philosophe

Comment sortir de Kant ? La question est, qu'on se le dise, d'une brûlante actualité. Les générations nouvelles sont lassées de cette manière qu'a le « vieux Chinois de Königsberg » (comme l'appelait Nietzsche) de nous enfermer dans notre *relation aux choses*, en interdisant tout accès aux choses mêmes. Le succès du « réalisme spéculatif », mouvement dont le philosophe français Quentin Meillassoux (*Après la finitude*, Seuil, 2006) passe pour le chef de file, mais qui a été en réalité constitué à l'étranger, surtout en Grande-Bretagne et aux États-Unis, est un symptôme de cette impatience. On y vilipende le « corrélationnisme », qui nous condamne à la corrélation de l'esprit et du monde, et l'on revendique la possibilité de dire quelque chose de vrai sur la réalité en soi (réalisme) par la seule puissance de la raison (spéculatif).

Mais la menace vient aussi du matérialisme spontané des neurosciences, pour qui l'idée kantienne de redéfinir la philosophie comme la science des conditions de toute expérience possible paraît outrecuidante : notre connaissance du monde n'est pas conditionnée par de mystérieux a priori, mais par notre cerveau, lui-même résultat de l'évolution. Bref, réalisme métaphysique d'un côté, matérialisme scientifique de l'autre, Kant est pris en tenaille.

Le livre de la philosophe française Catherine Malabou, *Avant demain. Epigénèse et rationalité*, se propose de desserrer l'étau. Son auteure, professeure à l'université Kingston, à Londres, a déjà proposé des relectures marquantes de Hegel (*L'Avenir de Hegel*, Vrin, 1994) et de Heidegger (*Le Change Heidegger*, Léo Scheer, 2004). Elle y mettait au travail la notion de plasticité, capacité de se transformer et de donner forme en se laissant affecter par

l'extérieur, par laquelle elle abordait aussi des questions contemporaines, celles du cerveau (*Que faire de notre cerveau ?*, Bayard, 2004) ou du féminisme (*Changer de différence*, Galilée, 2009). Élève de Derrida, elle développe une œuvre cohérente qui reprend les enjeux de la déconstruction avec de nouveaux moyens : là où Derrida privilégiait l'écriture, en accord avec son époque, celle des codes et des programmes (génétiques, informatiques, politiques), elle avance la *forme plastique* qui se définit par la manière dont elle se donne à être transformée et à transformer ce qui l'affecte.

Sur le mode d'une enquête

Avant demain poursuit ce travail. Kant soutenait que la raison, par ses seuls moyens, ne peut rien dire sur le monde ; il faut qu'elle soit informée par l'expérience. Cependant l'expérience, elle, est conditionnée (par le temps, l'espace, la causalité, etc.), et ces conditions ne sauraient être dérivées de l'expérience. Vous ne les trouverez pas sous votre microscope, puisqu'il faut que vous les ayez déjà acceptées pour reconnaître comme un fait ce que vous voyez dans votre microscope ! Mais ces conditions (que Kant appelle « transcendantales ») ne sauraient, non plus, être nécessaires en elles-mêmes. Elles sont nécessaires pour nous. Il se trouve que notre expérience n'est possible que par elles. D'où leur instabilité : sont-elles une sorte de fait contingent, ou bien une nécessité ?

Cette question hante la philosophie moderne. Le livre de Malabou traverse les grandes lectures de Kant, mais sur le mode d'une enquête, en prenant pour indice une expression que Kant utilise très précisément au paragraphe 27 de *Critique de la raison pure* : « épigénèse de la raison pure ».

L'épigénèse s'oppose à la préformation : celle-ci soutient qu'un corps est le développement d'un programme entièrement déterminé ; celle-là, au contraire, qu'il est le résultat d'une aventure embryonnaire toujours en contact avec son dehors. Parler d'épigénèse de la raison, c'est donc suggérer que le transcendantal n'est pas juste « ainsi et pas autre-



Catherine Malabou.
GUILLAUME DARRIBAU/
FRACTURES C POUR « LE MONDE »

AVANT DEMAIN.
EPIGÉNÈSE
ET RATIONALITÉ,
de Catherine
Malabou,
PUF, 352 p., 21 €.

ment » ; il est le résultat d'un développement. Mais – et tout l'intérêt du livre de Catherine Malabou est là – l'épigénèse n'est pas une remontée à l'origine ; elle est au contraire l'ouverture à une transformation de soi : elle « joue avec les forces de son propre dehors à partir de ses ressources créatrices, formatrices et transformatrices. On parvient ainsi à définir le cœur de la rationalité comme milieu mobile entre constitution et dessaisissement de soi ».

Catherine Malabou retrouve ainsi le fil conducteur de toute son œuvre, la *plasticité*. Cela lui permet aussi de proposer une belle interprétation du thème du

vivant chez Kant, dans lequel « la raison se rencontre elle-même comme un fait dans la nature », comme elle « se voit vivre » dans le cerveau. Cette tentative de réconciliation de Kant avec l'histoire, le vivant, le cerveau est menée sans concession mais avec une douceur toute pédagogique. On pourra regretter que sa nouveauté par rapport à toutes les entreprises qui lui font écho, depuis Humboldt jusqu'à aujourd'hui, en passant par Cassirer, ne soit pas plus nettement explicitée. Mais la vérité est que « sortir de Kant » est un mot d'ordre de la philosophie... depuis Kant ! Ce n'est donc peut-être pas pour demain. ■

L'école et « la vérité de l'immigration »

Un recueil du sociologue Abdelmalek Sayad, mort en 1998, montre sa lucidité sur le devenir des enfants d'immigrés

GILLES BASTIN

Ancien instituteur formé à la sociologie au contact de Pierre Bourdieu, Abdelmalek Sayad (1933-1998) est une figure unique des sciences sociales françaises. Dans ses premiers travaux, il décrit essentiellement les effets de la colonisation sur l'organisation sociale algérienne. Il devint ensuite, à Paris, un grand sociologue de la « double absence » : le destin social de tous ceux qui sont en même temps des émigrés, ayant rompu avec leur communauté d'origine, et des immigrés, peinant à trouver leur place dans une autre. Ses écrits, pionniers par bien des aspects, sont traversés par une exigence méticuleuse d'objectivité qui tranche avec la charge idéologique dont sont habituellement investies des questions comme celle de

« l'intégration » des immigrés. Ils sont aussi, et sans hiatus, marqués par l'empathie pour tous ceux qui vivent entre deux mondes sans pouvoir, comme Sayad l'avait fait lui-même, circuler librement d'une langue et d'une culture à l'autre.

Bien qu'il n'ait pas écrit de son vivant de livres ou d'articles scientifiques sur la scolarisation des enfants d'immigrés, Sayad fut à de nombreuses reprises sollicité pour s'exprimer sur ce sujet. Un volume réunit aujourd'hui ces contributions. La fin officielle de l'immigration de travail, dans les années 1970, et l'installation en France de familles immigrées faisait alors de l'école, selon la formule du sociologue, « le lieu où la vérité de l'immigration devrait éclater au grand jour ». C'est à l'école que les familles immigrées confiaient leur projet d'avenir et une espérance dont on mesure combien elle fut déçue : la « naturalisation » de leurs enfants, gage de leur propre avenir en France.

Les enfants d'immigrés, plus que d'autres, connurent l'échec scolaire sous toutes ses formes. Leur scolarisation était

« impossible », pour Sayad, tant que l'école se cantonnait, en guise de réforme, à promouvoir – comme avec l'apprentissage des langues et des cultures dites « d'origine » – une « interculturelité » folklorique motivée par bien d'autres raisons que l'intérêt des enfants. Sayad fut associé à de nombreux débats de l'époque, comme ceux de la commission sur « l'intégration scolaire des enfants d'immigrés » présidée par l'orientaliste Jacques Berque, en 1984. Il n'eut de cesse de dénoncer l'étrange cécité sociologique entretenue à l'école : le relativisme culturel était alors promu – mais pour les plus pauvres uniquement – comme un moyen de se « réconcilier avec soi-même » dans une institution fondée pourtant sur la hiérarchie des cultures !

Des textes forts

Il y a une ironie tragique à constater, comme le fait le sociologue instituteur Sayad, que, dans le cas des familles immigrées, parce qu'ils ont rapidement pris un ascendant linguistique sur leurs parents,

ce sont les enfants qui furent à la fois les agents principaux et les principales victimes de ce travail de « démolition » culturelle sur fond de repentance post-coloniale.

Loin d'être datés, ces textes ont gardé toute leur force. On ne peut que se féliciter qu'ils aient été exhumés des riches archives d'Abdelmalek Sayad, aujourd'hui conservées au Musée national de l'histoire de l'immigration. A les lire, on se demande quel visage aurait l'école française d'aujourd'hui – une des plus inégalitaires au monde et une des plus aveugles à sa propre fonction latente de reproduction sociale – si elle avait su saisir dans les années 1970 l'opportunité de la scolarisation des enfants d'immigrés pour se transformer en profondeur. ■

L'ÉCOLE ET LES ENFANTS
DE L'IMMIGRATION,
d'Abdelmalek Sayad,
Seuil, « La couleur des idées »,
236 p., 19,50 €.
En librairie le 4 septembre.

Murakami origami

La musique, l'amitié, l'amour, les rêves, le temps... tel un pliage japonais, tout l'art d'Haruki Murakami se déploie dans son nouveau roman, « L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage »

NILS C. AHL

Au moment de refermer le livre, une vision : un lac, des bouleaux blancs, un vent frais qui chasse les rayons du soleil. Loin de Tokyo, où habite le personnage principal de *L'Incolore Tsukuru Tazaki*, le lecteur garde en tête un paysage de Finlande et quelques notes de musique (un peu de jazz, mais également des bribes des *Années de pèlerinage*, de Franz Liszt). Le titre choisi par Haruki Murakami annonce tout ou presque avant que le texte ne se déploie. Il dit cette absence, aussi, ce vague qui n'est pas qu'à l'âme, cette part de soi manquante qui pousse Tsukuru (en japonais « celui qui construit ») à partir à la recherche de la vérité de son passé. Presque un programme – un peu à la manière du *Passage de la nuit* (Belfond, 2007), et à la différence de la plupart des autres titres de l'auteur star de la littérature asiatique (*Kafka sur le rivage*, *L'Éléphant s'évapore*, *Chroniques de l'oiseau à ressort*, Belfond, 2006, 2008 et 2012). Après le succès mondial des trois tomes de *1Q84* (Belfond, 2011-2012), Haruki Murakami retrouve une écriture et des préoccupations qui lui ressemblent. Comme un retour au pays. Cela tombe bien : c'est tout ce dont il est question dans *L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage*.

Bande originale. Ses admirateurs le savent bien : tout bon roman d'Haruki Murakami possède son ou ses leitmotifs musicaux. Celui-ci ne déroge pas à la règle. En effet, l'amour secret de jeunesse du Tsukuru Tazaki est une jeune pianiste qui excelle à jouer « Le mal du pays », l'une des pièces les plus connues du cycle des *Années de pèlerinage* de Liszt. Quinze ans plus tard, il en écoute toujours le thème, et jusque dans ses rêves. On notera que les pianistes Alfred Brendel (né en 1931) et Lazar Berman (1930-2005) se retrouvent à jouer un certain rôle (de commentateurs) dans cette fiction – de même qu'un pianiste de jazz mystérieux en blouson de cuir, au cœur d'une histoire de fantômes. Haruki Murakami, qui dirigea en son temps un club de jazz, n'aime décidément pas les romances sans musique. La marotte n'est pas anodine, cependant : elle joue un rôle dans l'intrigue et assume une fonction narrative. Surtout, elle donne le ton. *L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage* est un texte mélancolique et virtuose, hanté par le passé. Par les fantômes colorés et musicaux d'un Tsukuru incolore qui a trop longtemps gardé le silence.

Le club des cinq. Ils étaient cinq amis au lycée de Nagoya. Aujourd'hui, à 36 ans, Tsukuru est seul dans Tokyo. Car un jour, sans prévenir, ses amis lui ont dit qu'ils ne voulaient plus jamais le voir. Tsukuru n'a pas posé de questions. Avant qu'une femme (la première qui lui donne envie de combler ce vide en lui) ne le pousse à entreprendre un pèlerinage à Nagoya et en Finlande, sur les traces de ses amitiés évaporées. L'amitié et l'amour sont toujours au cœur des romans d'Haruki Murakami, et sur un mode souvent aussi réaliste que naïf. Epurés, débarrassés semble-t-il d'une complexité psychologique que la fiction s'acharne par la suite à montrer plus qu'à expliciter. Ainsi, Tsukuru a-t-il toujours été discrètement jaloux des prénoms de ses amis, car tous comportaient une couleur dans leurs idéogrammes. Il se sentait comme à l'écart, déjà. Seul. Deux jeunes filles, trois jeunes garçons : il faut bien qu'il y en ait un de trop. Tsukuru a cru que cette amitié adolescente était la clé d'une harmonie supérieure qui n'admettait ni le sexe ni le doute. Et quand il s'est retrouvé seul, il a passé six mois à maigrir et à penser à



Haruki Murakami.
JEAN-LUC BERTINI/PASCO

la mort. Avant de revenir doucement à la vie, pendant plus de quinze ans, hanté par un thème de Liszt et des rêves érotiques récurrents.

Spleen et réalisme. Un « récipient vide », « un arrière-plan sans couleur » : « la musique dans un ascenseur » : Tsukuru Tazaki est creusé par une mé-

lancolie qui tient autant à son personnage qu'à une certaine situation sociale. Passionné par les gares, le personnage principal de ce livre est devenu ingénieur ferroviaire, il travaille à Tokyo pour une grande entreprise, il est célibataire et solitaire. Comme dans *Le Passage de la nuit*, Haruki Murakami s'attache à longuement décrire une angoisse inconsol-

able sur fond de modernité triste et fonctionnelle. Un certain mal du siècle, une faille collective qui ressurgit au détour d'une page, avec la mention d'une célèbre photo de presse américaine – qui illustre dans son temps un article sur le miracle économique japonais et le spleen d'une nation de salariés. Réalistes, romantiques, parfois amers ou douceâtres, les récits d'Haruki Murakami se sauvent par le rêve ou la rêverie, *L'Incolore Tsukuru Tazaki...* également. S'ils se définissent par leur activité professionnelle (ingénieur ferroviaire, pianiste, financier, vendeur de voitures, artiste), les personnages de ce roman n'existent que lorsqu'ils rêvent. Le réel est une fuite, fuyons-le, semblent-ils tous dire. Et nous avec eux.

Onirisme et fantastique. Mais rêvent-ils vraiment ? *1Q84* a démontré toute l'étendue du savoir-faire fantastique de l'écrivain japonais. Les frontières entre le rêve, la réalité et le fantastique sont depuis longtemps abolies dans ses romans, alors même que la narration cultive au moins autant les effets de réels que leur remise en question permanente. Toutes les fictions, toutes les illusions, toutes les réalités sont à prendre en compte. Le visible et l'invisible dialoguent sans relâche. A tel point que le très rationnel Tsukuru finit par ne plus savoir s'il a vraiment commis l'acte odieux qu'il a coupé de ses anciens amis. Et surtout, à tel point que ceux-ci sont persuadés qu'il est innocent et que le drame est l'œuvre (sans aucun doute, métaphoriquement ou non) d'un « démon ». Si le romancier emprunte beaucoup, et notamment dans ce texte, au romantisme, il y mêle de nombreuses

autres influences, japonaises et européennes. Il y a du Schnitzler dans *L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage*. Sur fond de Franz Liszt, on chercherait presque le Danube. Pour mieux nous tromper, c'est à cent kilomètres d'Helsinki que ce roman s'accomplit sans se résoudre.

Tempus fugit. Haruki Murakami excelle à écrire le temps qui passe, le glissement des minutes comme des années. Dans *Le Passage de la nuit*, il égrenait les secondes d'une longue nuit. Dans *L'Incolore...* il laisse doucement filer entre ses doigts les années avant les quelques jours d'un ultime pèlerinage. Le temps passé est aussi tranchant que conservateur. Ici, Tsukuru sent qu'il se change « soudain en une longue pique acérée qui lui transperce le cœur ». Plus loin, il sait cependant que « tout ne s'est pas dissous dans le flux du temps ». En virtuose de la construction, l'écrivain japonais alterne anecdotes et descriptions, présent et passés (révolus ou non), pour faire sentir à son lecteur l'accumulation des années et leur perte qui déchirent l'âme de son personnage principal. Toutes les heures blesent, et pourtant la dernière ne tue pas. Comme ailleurs dans son œuvre, la conclusion de ce roman n'en est pas une. Le récit demeure ouvert. Le temps est aussi linéaire (il s'échappe) que cyclique (il revient) – et en accord avec le genre indéfini du texte, entre roman de formation, romantisme, onirisme et réalisme. Le titre était à l'avenant : beau et nébuleux (« *L'Incolore* »), classique et éponyme (« *Tsukuru Tazaki* »), musical et référencé (« *et ses années de pèlerinage* »). Le programme a été respecté jusqu'au bout. Et au-delà. ■

Un concentré de virtuosités

VENDU À PRESQUE 1 million d'exemplaires au Japon en 2013, *L'Incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage* est un concentré de virtuosités typiques d'Haruki Murakami. Au premier rang de celles-ci : son talent pour la fausse simplicité. La narration n'est jamais bégueule ou hautaine. Pourtant, l'architecture narrative est souvent complexe. Et le séduisant des références, bien conséquent. Tous les genres et tous les procédés cultivés par l'auteur de *Kafka sur le rivage* (Belfond, 2006) se retrouvent dans ce nouveau roman. Parfois sur un mode allusif, parfois à la manière d'une coda ou d'une improvisation avant le retour du thème principal.

A ce titre, l'anecdote fantastique relative au père d'Haïda (l'un des seuls amis de Tsukuru après la dissolution brutale de son groupe d'amis d'adolescence) est une véritable nouveauté au cœur du texte (d'ailleurs parue en avant-première de la traduction anglaise sur le site américain Slate). Elle illustre

le goût pour la digression et les mystères irrésolus de l'écrivain japonais. L'intrigue initiale du roman (un jeune homme inexplicablement abandonné par ses amis de lycée) est mince. Et pourtant. Elle emmène le lecteur à la poursuite d'un éventuel *Doppelgänger* jusqu'en Finlande, avec Franz Liszt en guise de bande originale. Irrésistible, admirable et sans surprise : ce n'est pas un livre à recommander à ceux qui n'ont jamais goûté Haruki Murakami. Pour tous les autres, ce sont d'excellentes retrouvailles après les trois tomes de *1Q84*. ■ N. C. A.

L'INCOLORE TSUKURU TAZAKI ET SES ANNÉES DE PÈLERINAGE (*Shikisai o motanai Tazaki Tsukuru to, Kare no Junrei no Toshi*), d'Haruki Murakami, traduit du japonais par Hélène Morita, Belfond, 384 p., 23 €. **En librairie le 4 septembre.** Signalons, du même auteur, la parution en poche de *Chroniques de l'oiseau à ressort*, traduit du japonais par Corinne Atlan et Karine Chesneau, 960 p., 9,90 €.

Le feuilleton

D'ÉRIC CHEVILLARD

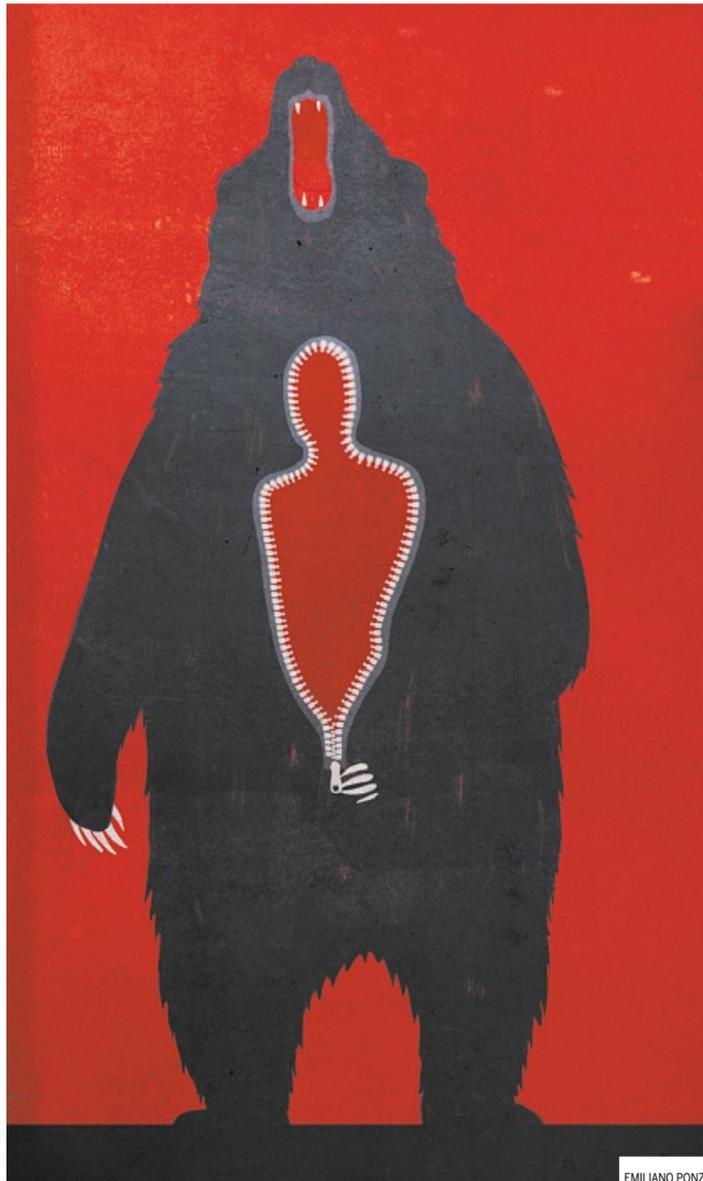
L'ours au rapport



C'EST ASTUCIEUX, ce vêtement qui remplace le pelage, cette armure qui remplace l'écorce, c'est ingénieux, la culture substituée à l'instinct, c'est bien joli, tout ce raffinement, mais à force, évidemment, nous nous coupons de l'origine sauvage, nous ne comprenons plus le monde. Notre ancêtre préhistorique faisait jaillir le feu en frottant deux cailloux ou deux morceaux de bois. L'eau coulait de la source à la coupe de ses mains. Puis sont arrivés messieurs Briquet et Robinet. Avec le progrès, tout se complique. On pourrait penser que l'art et la littérature participent de cette sophistication, qu'ils en sont même les illustrations les plus extrêmes et nous éloignent plus vite que la fusée de notre condition primitive. Rappelons-nous pourtant que les peintures pariétales déclinent inlassablement les figures animales : le premier artiste déjà invoquait cette nature à laquelle il était en train de s'arracher.

Peut-être donc, l'art et la littérature, en emballant la logique humaine, en la poussant bien au-delà des conclusions et des arrêtés de la raison, savent-ils ressusciter cette enfance sauvage, quand nous cherchions notre place, quand la fourrure sur notre échine pouvait être indifféremment celle d'un ours tué le matin ou notre propre toison mal peignée. La langue est charnelle, elle possède des antennes sensibles et de fines articulations, elle se risque bravement dans les forêts et les savanes ; en elle se raniment tous les instincts assoupis de l'animal. Dans son précédent roman, *Comme une bête* (Gallimard, 2012), l'histoire d'un jeune boucher, Joy Sorman s'était intéressée à l'homme carnivore. La viande serait-elle notre élément ? Cette lecture faisait venir dans la bouche le goût métallique du sang et du couteau.

Avec *La Peau de l'ours*, Joy Sorman sonde à nouveau ces forces obscures de l'animalité que l'homme prétend dompter, en lui d'abord, par l'éducation, chez les autres créatures aussi, par la domestication ou le dressage. Or, quelquefois, la bête se réveille, elle mord son maître, elle l'encorne ; et quelquefois, c'est le maître lui-même qui perd le contrôle et pousse un rugissement féroce. *La Peau de l'ours* commence comme un conte. Il y a des bergères et des forêts profondes. L'homme et l'animal sont voisins de palier dans les alpages et il a fallu fixer des règles de vie commune. Ainsi, un pacte a été conclu avec l'ours. L'homme ne le chassera plus, mais l'ours s'engage à ne pas approcher les jeunes filles. On redoute peut-être qu'elles ne succombent à sa mâle prestance, à son odeur de



EMILIANO PONZI

fauve, à sa puissante caresse. Et je dois reconnaître que j'ai moi-même abandonné sans combattre plusieurs de mes conquêtes à des oursidés velus qui se frappaient le poitrail en montrant les crocs – que leur opposer ?

Ce sont des brutes, et c'est ainsi que l'une d'elles un jour viole le pacte et la bergère, l'enlève, la retient captive trois ans dans sa caverne et lui donne un fils. C'est à ce dernier que Joy Sorman cède la parole, « petit garçon dodu et voûté, musclé et épais, couvert de poils aux reflets

LA PEAU DE L'OURS,
de Joy Sorman,
Gallimard, 160 p., 16,50 €.

Où donc ranger les deux sages ?



ON CONNAISSAIT les faux cils, les faux seins, et même les faux sens, mais pas encore les faux sages. Yann Dall'Aglio vient sans doute de les inventer. Ce jeune professeur de philosophie, déjà remarqué pour deux courts textes amusants, *Une Rolex à 50 ans* et *JTM* (Flammarion, 2010 et 2011), a connu aussi sur YouTube, avec une conférence sur l'amour, une audience de rockstar. Cette fois, il esquisse les biographies et les doctrines de quatorze personnages fictifs – dont les ressemblances multiples avec des silhouettes réelles n'ont vraiment rien de fortuit. La brochette est éclectique, loufoque, parfois savoureuse, quoique les sages, en fait, y soient fort peu nombreux.

Le titre du volume évoque la célèbre compilation du grec Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, mais on n'y croiserait pourtant

qu'un seul Ancien, Antiplasme de Cnossos, contemporain supposé d'Aristote. Il n'aurait eu aucun disciple, et son *Dialogue des sourds* se trouve perdu à jamais. Pour fermer le ban, un vieux taoïste, Zhou. Il mourut, dit-on, à 1200 ans, peut-être plus, au terme d'un long périple à travers l'empire du Milieu et les chemins du silence. Tous les autres – mis à part une béguine picarde du Moyen Âge, un prophète africain de l'âge classique – sont des contemporains.

VIES, DOCTRINES ET SENTENCES DES SAGES IMAGINAIRES, de Yann Dall'Aglio, Flammarion, 256 p., 18 €.

La troupe des caricatures contemporaines comprend notamment un philosophe analytique (sa blague préférée : « Chien est-il un animal de quatre pattes ? »), un pessimiste viennois (parmi ses aphorismes : « Le balai aussi redeviendra poussière »), un poète provençal dévolu au dévoilement de l'être, un champion new-yor-

kais du marketing... S'y distinguent, surtout, des figures récurrentes de l'actualité : une féministe (espagnole), un écologiste (australien), une transhumaniste (suédoise). Du coup, mieux vaudrait parler de satires de nos obsessions que de pastiches des sagesses. C'est en fait le point faible de cette tentative divertissante : parodier tous azimuts, avec verve, mais sans vraiment choisir un genre ni s'en tenir à un registre défini.

Délicieux vertige

L'ensemble, malgré tout, donne à penser. A sa manière, il questionne en effet la frontière fragile entre réalité et fiction, plus qu'il ne fustige travers et ridicules de l'époque. Peu de choses, en fin de compte, séparent ces idéologues de fantaisie des « vrais » penseurs présents dans les colloques ou les colonnes des journaux. Ces fantômes auraient pu exister. Peut-être sont-ils réels. Pire : ceux qu'on croit réels sont peut-être, eux

roux ». Quand des bûcherons le libèrent avec sa mère, celle-ci est expédiée au couvent, tandis qu'il est vendu à un montreur d'ours. Commence alors pour cet être hybride, au physique de « *planti-grade énigmatique* » et à la conscience douloureuse, le long périple de la bête sauvage tombée entre les griffes de l'homme, aiguës celles-ci à la lime et au coupe-ongles : quand la férocité naturelle se dote d'un petit nécessaire portatif d'instruments permettant de varier les tortures, on parle de civilisation.

La Peau de l'ours fait penser parfois à cette nouvelle de Kafka, *Rapport pour une académie*, dans laquelle un singe relate, pour un collège de professeurs, son passé simien et comment il s'est extrait de sa condition pour embrasser celle de

La langue est charnelle ; en elle se raniment tous les instincts assoupis de l'animal

l'homme, plus enviable. « *Je suis venu trop tard dans un monde trop humain* », déplore l'ours en se remémorant la grandeur totémique de son espèce. Joy Sorman n'insiste pas sur le côté monstrueux de sa créature. Celle-ci est généralement tenue pour un ours et (mal) traitée comme tel. On lui reconnaît juste des aptitudes particulières pour le dressage, une docilité inhabituelle. L'univers du conte s'ouvre au récit réaliste de toutes les avanies d'une vie de fauve soumis à l'homme. Soumis, mais qui inspire pourtant toujours à celui-ci une fascination puissante : « *Je découvre le pouvoir des bêtes sur les esprits humains (...), le pouvoir de ranimer la démence, de provoquer la transe, une dévotion absolue, un amour affamé, un espoir insensé – qu'attendent-ils de nous ?* »

L'ours passe de main en main. Il refuse de combattre des sangliers pour le divertissement du public. L'embarque avec d'autres animaux à bord d'un navire qui en fait le négoce. Traversée épique. Joy Sorman prend ici clairement le parti de la cause animale contre la bestialité humaine. L'ours se retrouve à faire le patineur dans un cirque. Il se sent proche des phénomènes de foire exhibés dans des baraques ; les femmes surtout qui pressentent sa vraie nature. L'humanité et l'animalité doivent rétablir le pacte rompu, nous dit Joy Sorman, ou la cruauté et la solitude se partageront le territoire commun déserté. ■

Tout est politique

LUC BOLTANSKI
sociologue

L'ennemi, c'est nous



JE CROYAIS, en ouvrant *Je crise climatique*, de Jade Lindgaard, me plonger dans un ouvrage technique sur... la crise climatique (ce qu'il est

aussi), et je tombe sur quelque chose de différent : un livre qui traite de ce que l'on apprend indirectement par opposition à ce que l'on sait par expérience ; du visible et de l'invisible ; du proche et du lointain ; du présent et du futur ; de l'individuel et du collectif ; du conscient et de l'inconscient ; du moral et de l'immoral ; de la confiance et du soupçon, et peut-être aussi de la conversion. En quelque sorte un livre sur pratiquement tout ce qui peut intéresser un sociologue en ce premier tiers du XXI^e siècle.

Le génie de l'ouvrage repose sur son apparente naïveté. Une femme née en 1973 et qui commence par évoquer la France de son enfance, encore grisée de modernisme, nous relate sa tardive découverte de « *l'horreur écologique* ». Devenue journaliste, elle réalise qu'il existe une menace majeure à laquelle ce qui, jusque-là, la préoccupait – comme les inégalités ou le chômage – lui semble désormais subordonné. C'est un peu l'histoire d'une génération. Mais cette femme s'avère moins inconsciente que la plupart d'entre nous. Elle veut vérifier les dires des (soi-disant) experts et mettre désormais son quotidien en conformité avec ce qu'elle croit, sans pourtant changer radicalement de métier ni de mode de vie, ce qui aurait été le cas si elle était partie dans des régions désertées pour planter des choux en communauté. Dès lors, son environnement familial lui devient étrange, et les objets qui l'entourent et qui concourent à son bien-être se dévoilent dans ce qu'ils ont d'inutile, d'inquietant et de profondément nocif, non seulement pour elle-même, non seulement pour les autres, mais surtout pour cet être qui n'avait jusque-là pas vraiment occupé son esprit : la planète.

Objets proches, entités lointaines

Ça commence avec la chaudière à gaz de son appartement, objet proche s'il en est qui, en suivant les fils des réseaux, fait émerger des entités dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne sont pas à portée de main, comme le capitalisme, la géostratégie des Etats, Gazprom, les ressources énergétiques qui s'épuisent et ce gaz à effet de serre qui fait monter le niveau des mers et fondre les glaciers au point de rendre invivable la vie de ceux qui ne sont pas encore nés. Puis cela continue avec sa voiture ; avec l'avion qu'elle décide de prendre « *le moins possible* », contrairement à sa mère, grande voyageuse, dont elle parvient à calculer l'« empreinte carbone », sans la convaincre.

Or tous ces périls, dont elle fut et dont elle demeure, malgré elle, l'agent, échappent à son expérience ordinaire de banlieusarde pressée. Ils sont invisibles (le terme revient constamment). Mais, dorénavant et par la vertu du calcul, ils se dévoilent, et elle a peur. Ils sont partout. Rien, ni personne, n'est à l'abri du soupçon. Du coup, tout se présente sous un jour neuf et la morale aussi. De nouvelles fautes apparaissent et de nouveaux coupables. Car l'ennemi, c'est nous. « *Alors, on fait quoi ?* » La menace globale résultant de la somme d'une multitude d'actes individuels dont chacun poursuit un désir qui s'enracine dans l'inconscient, il faut changer de fantasmes et s'attaquer à l'obscur objet du désir de quelques milliards d'êtres humains. ■

JE CRISE CLIMATIQUE.

LA PLANÈTE, MA CHAUDIÈRE ET MOI, de Jade Lindgaard, La Découverte, « Cahiers libres », 250 p., 18 €.

Les écrivains Agnès Desarthe, Camille Laurens, Pierre Lemaître et le sociologue Luc Boltanski tiennent ici à tour de rôle une chronique cette saison 2014-2015.

Figures libres

ROGER-POL DROIT

aussi, imaginaires... Voilà le délicieux vertige que suscite la parodie, comme la fiction en général. Difficile de savoir, en fin de compte, où se tiennent ces faux sages, penseurs imaginaires, silhouettes de caricature, parce qu'ils brouillent la ligne de démarcation. Il n'est d'ailleurs pas exclu que le réel les imite : quantité de détectives, dans la vraie vie, copient Sherlock Holmes, Hercule Poirot ou le Sam Spade du *Faucon Maltais*.

On se souviendra surtout de ce médecin fameux, originaire de Sancerre, né en 1797. Neveu de Jean-Jules Pépinot, il fit ses études auprès de Cuvier, avant d'entamer une brillante carrière de thérapeute. Horace Bianchon – c'est de lui qu'il s'agit – soigna un bon nombre des personnages de *La Comédie humaine*. Une anecdote célèbre veut que Balzac, mourant, l'ait fait appeler à son chevet. Les spécialistes considèrent que cette histoire n'est pas authentique. Si non è vero... ■

Abondance de morts vivants sur les étals des librairies : voyez ces trois appétissants morceaux, gore à souhait, à se mettre sous la dent Vous reprendrez bien un peu de zombie ?

FANTASTIQUE

FRANÇOIS ANGELIER ET MACHA SÉRY

Non seulement le cadavre bouge encore, mais il se répand. A la propagation exponentielle des morts-vivants, principe premier des histoires de zombies, répond, depuis quelques années, une contagion éditoriale. Trois nouveaux livres, bientôt un quatrième à paraître chez Mirobole (*Le Jour où les zombies ont dévoré le Père Noël*), témoignent de leur vitalité en littérature. Tantôt simple menace acculant un groupe à survivre ensemble (*Déchirés*, de Peter Stenson), tantôt métaphore de la discrimination (*L'Éducation de Stony Mayhall*, de Daryl Gregory) ou symptôme de la malbouffe chez l'écrivain écolo Paolo Bacigalupi (*Zombie Ball*). Par où l'on voit que le zombie est une figure de la culture pop éminemment plastique.

Dans *Déchirés*, une étrange infection a, en une nuit, transformé toute la population en « morbac » – contraction de « mort » et de « back » (« retour »). A l'exception d'une poignée de junkies, comme protégés par la méthamphétamine qu'ils fument ou s'injectent en intraveineuse. Lorsqu'il aperçoit par la fenêtre une petite fille déchièquer un rotweiller, Chase Daniels songe d'abord à une hallucination. Escorté de quelques amis, tous addicts comme lui, il va vivre huit jours d'euphorie et de bad trip, où il faudra jouer du fusil à pompe, tout en gardant un œil sur le stock de cristal. Car le drogué en état de manque est, disons, prompt à la trahison. « Et nous voilà, vivant un rêve impossible, nous, les rebuts de la société, ceux que l'Amérique refuse de voir », des « connards qui n'hésiteraient pas à piquer le fauteuil d'un même handicapé pour le laisser en gage contre une poignée de dollars ». Dans ce roman d'amour, de came et de mort, Peter Stenson parvient à faire de losers défoncés les héros d'une cavale au terme de laquelle il n'en restera plus qu'un(e).

Plus civilisés sont les zombies de Daryl Gregory. « Ma chair est terne hélas et j'ai lu bien des livres, reclus dans la cave



Image du film « Cockneys Vs Zombies », de Matthias Hoene (2012).
TEA SHOP & FILM COMPANY/THE KOBAL COLLECTION

DÉCHIRÉS (Fiend), de Peter Stenson, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Szczeciner, Super 8, 400 p., 21 €.

L'ÉDUCATION DE STONY MAYHALL (Raising Stony Mayhall), de Daryl Gregory, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laurent Philibert-Caillat, Béliat, 432 p., 23 €.

ZOMBIE BALL, de Paolo Bacigalupi, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sara Doke, Au Diable Vauvert, 380 p., 15 €.

familiale... » Ainsi soliloque Stony, enfant adoptif des dames Mayhall, recueilli une nuit auprès du cadavre de sa mère, caché depuis et ardemment protégé. Stony porte le nom d'une soudaine épidémie qui dévasta l'Amérique du Nord en 1968, fit des non-morts par dizaines de mille, exterminés par l'armée. Avec les années, Stony se révèle un zombie à part : il grandit ! Le bébé gris devient un ado avarié, mélancolique (« Mon problème, c'est que je n'en ai pas »), une créature érudite, surprenante, qu'on « rapègue comme une poupée de chiffon » et dans la chair de laquelle les flèches se plantent comme « un roseau dans la vase ». Mais, un soir de 1982,

à la suite d'un accident mortel, Stony s'enfuit. L'orphelin trouve refuge au sein du réseau clandestin des « autres-vivants », toujours pourchassés, internés ou neutralisés. Là réside la force de l'Édu-

cation de Stony Mayhall, premier roman traduit en français de l'Américain Daryl Gregory, par ailleurs scénariste de comics (*Dracula* et *La Planète des singes* pour Boom! Studios). Chez lui, les zombies ne sont pas une horde de carnes pourries, mais une contre-société dynamique où « abstinentes » et « gros mordeurs » discutent démocratiquement d'une véritable « politique de la morsure » ; Stony y jouera un rôle messianique.

Qui mange qui ? Qui mange quoi ? Sur le thème de la prédation économique et de l'insécurité alimentaire, *Zombie Ball*, de la star américaine de la SF Paolo Bacigalupi, fera réfléchir les jeunes lecteurs. Trois collégiens, en butte aux moqueries de leurs camarades pour leur manque d'adresse au baseball ou leurs origines étrangères, découvrent que l'usine de viande approvisionnant les fast-foods de la région abrite des vaches cannibales. Le trio va tout faire pour endiguer la contamination qui, pareillement à la maladie de Creutzfeldt-Jakob, se transmet des bovins aux hommes.

Autant de comédies à l'humour mordant qui tendent un fantastique miroir aux humains. ■

BANDE DESSINÉE



Cyniques visiteurs

UNE LÉGENDE. Un mythe. Une référence absolue au sein de la corporation des visiteurs médicaux. Guy Farkas est surnommé « le Teckel » par ses pairs, qui le décrivent comme un VRP sans foi ni loi. Peu avant de partir à la retraite, notre homme, au look seventies – fourrure à poils longs, pantalon pattes d'éph', cravates à l'avenant – est contraint de faire équipe avec un jeune blanc-bec, Jérémie. Ce dernier est en fait chargé de rédiger un rapport sur lui afin de précipiter son départ des laboratoires Duprat, célèbres pour avoir commercialisé quelques années plus tôt un coupe-faim légal. Ni une ni deux, l'improbable duo embarque à bord de la CX break du Teckel pour vendre un anti-douleur aux médecins de province...

Humour, cynisme et vérité documentaire font bon ménage dans ce road-movie d'Hervé Bourhis (*Comix Remix, Ingmar, Le Petit Livre rock...*), initialement publié dans le magazine en ligne Professeur Cyclope. Mécanisme narratif à l'efficacité éprouvée, l'opposition de style entre les deux personnages – l'ainé déclame du Rimbaud à tire-larigot quand son cadet joue du Powerpoint à tour de bras – n'empêche pas une intrigue bien ficelée et la description d'un « envers du décor » glaçant où tous les coups sont permis. Le rival du Teckel se fait, lui, appeler l'Épagnoul. Dent pour dent, os pour os. ■ FRÉDÉRIC POTET

► *Le Teckel*, d'Hervé Bourhis, Casterman/Arte éditions, « Professeur Cyclope », 88 p., 16 €.

Glaciale Ukraine

Chasse au voleur d'enfants sous la terreur stalinienne. Un habile roman signé Dan Smith

THRILLER

Hiver 1930. Vyriv est un hameau tapi dans une vallée perdue de l'Ukraine occidentale, dont les habitants ont survécu à la terrible famine de 1921 et attendent aujourd'hui, inquiets, l'arrivée imminente de la Guépéou. Staline a en effet envoyé des troupes bolcheviques ratisser les villages de la région afin de collectiviser l'agriculture. Les paysans qui protestent contre les réquisitions de blé ou de nourriture sont déportés en Sibérie ou au Kazakhstan et leurs maisons, incendiées.

Rentré auprès de sa femme et ses deux fils depuis la fin de la guerre civile, huit ans plus tôt, Luka est un vétéran des armées impériale et révolutionnaire, où il a servi comme tireur d'élite. Un jour de chasse, il découvre un homme agonisant qui transporte dans un traîneau les corps mutilés de deux enfants. Considéré à tort comme leur assassin, l'homme est pendu par une foule paranoïaque pendant qu'une fillette de 8 ans est enlevée. Le père de celle-ci, accompa-

gné de son beau-frère Luka, habitué à pister des soldats ennemis, ainsi que ses deux grands fils, vont suivre les traces du voleur d'enfant à travers le blizzard et la steppe glacée. Mais leur adversaire est retors. De loin, il vise juste. Il fomenté des guets-apens et traque ses poursuivants.

Fresque historique

Sur une trame comparable à *Enfant 44* (Belfond, 2009), de son compatriote Tom Rob Smith, autre histoire d'un tueur d'enfants sous le stalinisme, le Britannique Dan Smith réussit à entre-mêler subtilement, à travers le destin de quelques personnages excités ou traumatisés par la guerre, crimes d'Etat et crimes de droit commun, tortionnaires mandatés par le gouvernement et psychopathe solitaire. *Le Village*, son premier roman traduit en français, tient autant du récit « survivaliste » que de la fresque historique. Une belle réussite. ■ M. S.

LE VILLAGE (The Child Thief), de Dan Smith, traduit de l'anglais par Hubert Tezenas, Cherche-Midi, « Thriller », 464 p., 19,50 €.

Trans|Poésie

DIDIER CAHEN, poète et écrivain

Série noire

Trois livres de poésie, on vit avec et on choisit des vers. On se laisse porter ; on tresse alors les œuvres pour composer un tout nouveau poème

*Captain Maboul prend sous son siège
Un bout de tuyau en métal et
Commence à l'agiter à plus de 110 bornes
à l'heure*

*Les tueurs sont issus de la lumière
Ils raisonnent comme des chefs d'Etat
Je vais te montrer une autre façon de meurtre*

*Un couteau blanc tombe de la Voie lactée
C'est l'heure de veiller sur les coïncidences
Les choses muettes coulent comme des blessures*

Dans la famille Fante, on demande Dan (né en 1944), fils de John et, lui aussi, « clodo alcool, repentant et rageur » (sic). Avec ses poèmes pleins de déboires, de fric, de bagnoles et d'hôtels, une sorte de Bukowski bis, d'une lucidité diabolique.

Mêlant dans un poème épique une sale histoire de flics, de types louches et de lieux malfamés, Alice Notley (née en 1945) invente un genre hybride. De coups de sang en coups de gueule, elle tire sur tout ce qui bouge.

Héros décomplexé du MIR (I pour « insurrection », R pour « révolution » et « rêve »), Serge Pey (né en 1950) cultive le virus de la langue, contracté au Chili du temps de la résistance à Pinochet et à ses hommes de main. Transpolitique ? Transpoétique, en attendant le grand soir...

Bons baisers de la grosse barmaid, de Dan Fante, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Patrice Carrer, Points, 206 p., 7,20 €.
Le Baiser de la négativité, d'Alice Notley, traduit de l'anglais (américain) par Anne Talvaz, PURH, 204 p., 17 €.
Agenda rouge de la résistance chilienne, de Serge Pey, Al Dante, 424 p., 27 €.

Agenda

► **Du 12 au 14 septembre : Festival America à Vincennes (Val-de-Marne)**

Pour sa 7^e édition, cette manifestation consacrée aux littératures et cultures d'Amérique du Nord, dont « Le Monde des livres » est partenaire, accueillera près de soixante-dix écrivains venus des Etats-Unis et du Canada. Parmi eux : Tim Gautreaux, Joyce Maynard, Ron Rash, Rick Bass, Richard Ford et Donald Ray Pollock. Et pour la première fois, des écrivains français (Antoine Bello, Arthur Dreyfus, Geneviève Brisac, Philippe Djian, Pierre Bordage, Céline Minard, etc.) prendront part aux multiples rencontres et débats. Il sera notamment question du rêve américain, de la violence aux Etats-Unis, des mondes indiens et de l'écriture de la guerre.
www.festival-america.org

► **Du 12 au 14 septembre : Livre sur la place à Nancy**

L'écrivain canadien d'origine haïtienne Dany Laferrière présidera cette 36^e édition qui, comme à l'accoutumée, se déroulera sous un chapiteau place de la Carrière. Au programme : des rencontres-lecture avec Dominique Bona, Pascal Quignard, des grands entretiens en compagnie de l'Américain Philipp Meyer, d'Olivier Adam, Riad Sattouf, Frédéric Beigbeder, Lola Lafon ou Emmanuel Carrère (lire pages 1 et 2), ainsi que des tables rondes sur l'humour en littérature, la fascination du fait divers, « ce qui nous construit » et « les grandes figures de l'Histoire ». Le Musée des lettres et manuscrits présentera, au Palais du gouvernement, les correspondances illustrées de Paul Cézanne, de Juliette Drouet, d'Albert Einstein, de Victor Hugo et d'Antoine de Saint-Exupéry.
www.lelivresurlaplace.fr

► **Du 19 au 21 septembre : Les Mots Doubs à Besançon**

Laurent Gaudé s'est vu offrir la carte blanche de cette 13^e édition. Celle-ci se traduira en entretien, rencontres, lectures, autour du fil rouge « Comment parler du monde ? ». Le Prix Goncourt 2004 a convié, pour intervenir à ses côtés, deux écrivains qu'il admire – l'Égyptien Alaa El-Aswany et l'Haïtien Lionel Trouillot. Amélie Nothomb honorera le festival de sa présence. Un hommage sera aussi rendu à Romain Gary.
lesmotsdoubbs.doubbs.fr

Salon du livre d'Histoire Globale

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
45 rue d'Ulm, 75005 Paris

Samedi 6 septembre, de 10h à 19h

Organisé par le labex TransferS et l'ENIUGH dans le cadre du 4^{ème} Congrès Européen d'Histoire Mondiale et Globale
www.transfers.ens.fr

Thierry Beinstingel

L'écrivain est cadre, coureur de fond – et passionné par les gens ordinaires, comme en témoigne son nouveau livre, « Faux Nègres », sur un village tenté par l'extrême droite

Tendre et tenace

CATHERINE SIMON

Quand Thierry Beinstingel dit oui, il prononce « ui », comme on fait dans le nord-est de la France. Ce natif de Langres, regard bleu gentiane caché par les lunettes, se sent partout chez lui en Champagne-Ardenne. Que ce soit à Saint-Dizier (où il a sa maison) ou à Reims (où il a son bureau). Ou même à Brachay. « Je viens en voisin, je connais chaque route. Qu'on me parle avec accent et, de suite, j'y réponds en écho », écrivait le romancier, en mars 2013, à propos de ce petit village de Haute-Marne. A l'instar de Pierre, héros de son dernier livre, *Faux Nègres*, Thierry Beinstingel s'était alors improvisé journaliste, le temps d'un reportage pour le quotidien *Libération*, musardant pareillement dans les ruelles du hameau. *Faux Nègres* s'est en partie nourri de cette expérience – et le personnage de Pierre ressemble, à maints égards, à un cousin lunaire de l'auteur.

Bien que le nom de Brachay n'apparaisse pas dans *Faux Nègres* (pas plus que celui du journal *Libération* ou des personnalités politiques, de François Hollande à Marine Le Pen, en passant par Nicolas Sarkozy, tous épinglés dans le roman), l'histoire est la même : en 2012, lors de l'élection présidentielle, le petit bourg devient célèbre pour avoir voté, dans des proportions écrasantes, en faveur de la dirigeante du Front national ; les journalistes du monde entier s'y précipitent. « Pourquoi y vote-t-on FN plus qu'ailleurs ? », s'interroge, comme tout le monde, le romancier-reporter, envoyé sur place, un an plus tard, par *Libération*. A l'époque, la rédaction de *Faux Nègres* était déjà bien avancée, assure Thierry Beinstingel. Certains éléments du reportage, paru le 21 mars 2013, ont le temps de se glisser dans le roman – à moins que ce ne soit l'inverse ? On entend, ici comme là, le klaxon de la boulangère. Ou, à quelques variantes près, les propos du maire : « L'immigration, on ne va pas tourner autour du pot, c'est le problème », s'écrie l'édile interviewé dans *Libération*, tandis que celui de *Faux Nègres*, plus disert, martèle : « Je vais vous dire, moi : on en a marre des invasions par ici, deux siècles que ça dure. Des étrangers, on n'en veut plus. »

Fils d'un immigré bosnien, arrivé en France après la seconde guerre mondiale, et d'une native de Langres, Thierry

Parcours

1958 Thierry Beinstingel naît à Langres (Haute-Marne).

1981 De retour dans son département natal, il devient cadre dans une entreprise de télécommunications.

2004 Il reprend des études universitaires par correspondance.

2010 Retour aux mots sauvages (Fayard), sélectionné pour le prix Goncourt.

2012 Ils désertent (Fayard), prix Eugène Dabit.

Beinstingel n'est pas dupe de ce qu'il considère comme des rodomontades. « Lequel d'entre nous n'est pas issu de réfugiés, de déserteurs de tout poil, de travailleurs algériens, italiens, polonais ou yougoslaves ? », notait-il dans son reportage. Plutôt que du racisme, c'est « juste la méfiance de l'autre, viscérale dans ce pays modeste », qu'il faut relever, insistait-il. *Faux Nègres* est le macroroman d'un village d'aujourd'hui, un travelling à la loupe, un lent voyage à travers les ambiguïtés et les silences de la province française, contrée lointaine, hier bercée par les discours laïcs, républicains et coloniaux d'un Jules Ferry et, désormais, acquise aux thèses « marinelepénistes » – du moins, si l'on en croit le résultat des urnes. « Pourquoi les gens votent FN ? Cela reste une énigme », hésite le romancier, attablé dans un bistrot de Reims. Il boit une gorgée de bière blanche. *Faux Nègres*, pas plus que son reportage, n'apporte de réponse. « En France, on n'est pas accueillants. J'ai peur que ce ne soit une maladie mortelle », finit-il par lâcher.

Profondément attaché à sa région natale, où il est revenu, en 1981, après un détour par Toulouse puis par la banlieue parisienne, Thierry Beinstingel, membre de l'Association des écrivains de Haute-Marne, est un activiste à multiples casquettes. Cadre dans une grande entreprise de télécommunications (il est

chargé du recrutement), drogué de la course à pied (il a participé au « semi-marathon de Reims », indique son site Internet « Feuilles de route »), mari aimant et père de deux (grands) enfants, cet écrivain tardif mais prolifique (*Faux Nègres* est son dixième roman) a décidé, en prime, au début des années 2000, de s'inscrire à l'université, afin de suivre

« En France, on n'est pas accueillants. J'ai peur que ce ne soit une maladie mortelle »

(par correspondance) des études de lettres modernes. L'obtention, en 2009, d'un master 2 a été « une petite revanche pour l'élève moyen que j'ai été jusqu'à mon bac », commente l'infatigable. Le chemin a été long et rude. Mais la ténacité est une tradition de famille.

Quand il est arrivé de sa Yougoslavie natale, à 20 ans, le père de Thierry Beinstingel ne parlait pas le français. C'est à Langres que le jeune émigré, devenu chauffeur-routier, a rencontré sa future épouse, vendeuse en boulangerie. Des années plus tard, le jeune Thierry et sa mère offriront au père, à l'occasion de son anniversaire, un exemplaire du roman *Guerre et Paix*, de Tolstoï. « La

scène est gravée dans ma mémoire », souligne l'auteur de *Retour aux mots sauvages*. Cela dit, parmi les classiques, ce ne sont pas les grands noms de la littérature russe, pas plus que, rayon français, les Flaubert ou les Proust, qui enthousiasment le petit Thierry Beinstingel. S'il apprécie, gamin, Boris Vian et Raymond Queneau, le seul à qui il voue une passion aussi ancienne que durable, c'est Arthur Rimbaud, le rêveur prophétique, le provincial devenu marchand d'armes, aujourd'hui statufié en figure patrimoniale de la Champagne-Ardenne. Le « post-adolescent génial », présent déjà dans *Ils désertent* (Fayard, 2012), est de nouveau convoqué dans *Faux Nègres* – le titre étant d'ailleurs tiré d'*Une saison en enfer*.

Le meilleur du romancier Beinstingel n'est pourtant pas dans ces réverences littéraires. C'est l'acuité exceptionnelle et la tendresse quasi fraternelle avec lesquelles il observe les « vies minuscules » et le monde du travail qui donnent à cet admirateur d'Annie Ernaux, de Pierre Michon et de René Fallet sa force d'écriture, unique et remarquable. Rien d'étonnant à ce que Beinstingel-l'étudiant ait entrepris une thèse sur « La récurrence de la thématique du travail dans la littérature de ces trente dernières années ». Ni que Beinstingel-le-lecteur cite d'emblée, quand on lui demande d'évoquer la présente rentrée littéraire, le roman d'Elisabeth Filhol, *Bois II* (POL), « un récit très construit, fouillé, jamais manichéen », qui raconte un drame social : la séquestration d'un dirigeant d'usine, en province.

Mais, à lire *Faux Nègres*, on devine que le vent tourne. Que l'étiquette « littérature du travail », collée en bandeau sur son œuvre, lui pèse un peu. Contrairement aux personnages de ses précédents livres, ceux de *Faux Nègres* portent des noms ou des prénoms. « Je plonge de plus en plus dans le roman », avance Thierry Beinstingel, hésitant. « Avant, j'éprouvais une réticence... Enfin, j'avais besoin de m'appuyer sur du vrai, du vécu, du concret », précise l'auteur de *Central* (2000). Cette fois, ajoute-t-il, « les personnages prennent de l'ampleur, de la profondeur ». On le sent indécis, comme un plongeur avant le saut. « Nous n'avons pas inventé la fiction et le roman pour s'en dédire, après tout. Qu'on y ajoute un aveugle, un

Extrait

« Bien sûr, l'histoire pourrait s'interrompre là (...). Crise cardiaque de fiction, coup de gomme brutal sur les personnalités inventées, ceux que nous sommes, piètres acteurs d'une pièce dont le sens nous échappe, nègres sans consigne pour raconter nos vies (...). Pourquoi suis-je aveugle ? Pourquoi Emma ? Plusieurs questions à la fois et jamais de réponse, c'est l'inverse du travail journalistique, le rédacteur en chef s'arrache les cheveux. Retour au récit : la Volvo aborde les derniers virages avant le gîte. On vient de dépasser la ferme de Jean, de doubler la mobylette pétaradante de Petit Jean, on va rejoindre Emma. Personnalités non gratares, bruts de fonderie. Ici, les protagonistes n'ont aucun rôle à jouer, la campagne absorbe tout, la présidentielle aussi. »

FAUX NÈGRES,
PAGES 152 ET 153

Voyage en France profonde

LORS DE LA DERNIÈRE élection présidentielle, un petit village de l'est de la France se fait remarquer : l'immense majorité de la population a voté pour le parti d'extrême droite et sa « vestale », reconnaissable à sa « mâchoire de bouledogue » et à sa « mèche de Berchtesgaden ». Contrairement aux personnalités familières de la scène politico-médiatique, que *Faux Nègres* caricature sans les nommer, les héros de ce drôle de beau roman font partie des gens ordinaires, à la vie compliquée, monotone en apparence et finalement imprévisible.

C'est pour les interviewer que Pierre et Frédéric, journalistes improvisés (et totalement invraisemblables) sont envoyés sur place par un quotidien parisien. Une seule question, en guise de bréviaire : pourquoi les habitants ont-ils voté à l'extrême droite ? Pierre, ancien guide touristique au Yémen et en Syrie, et Frédéric, aveugle et preneur de son, récoltent ce qu'ils peuvent : pas grand-chose. De ce rien affiché, quasi revendiqué, Thierry Beinstingel fait un voyage en France profonde, avec arrêts sur des figures du patrimoine national (Arthur Rimbaud et Gustave

Flaubert, Jules Ferry et le général Boulanger...) et interrogations sur le « je » présumé du romancier et le « nous » harassant du collectif. Il n'en perd pas pour autant – et c'est là l'une de ses forces – le fil de la narration romanesque. Le principal personnage, la province, en sort, non pas grandie, mais formidablement revigorée. ■ c. s.

FAUX NÈGRES,
de Thierry Beinstingel,
Fayard, 422 p., 20 €. Signalons, du même auteur, la parution en poche d'*Ils désertent*, Livre de poche, 192 p., 6,60 €.



JEROME SESSINI/MAGNUM
PHOTOS POUR « LE MONDE »